ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 8 » 15 50 30 »
France, colon. 9 » 16 50 32 »
Etranger ..... 10 » 18 » 35 »
TÉLÉPHONE
Administ. Gut. 01.-67-01.74-01.75
Rédaction Gut. 01.76-01.77-01.78
Stéphen PICHON
DIRECTEUR POLITIQUE

5 heures du matin — ÉDITION DE PARIS — 5 heures du matin

Le Petit Journal

VENDREDI
* 26 *
OCTOBRE
Le Numéro 10 Centimes
SAINT EVARISTE
55me ANNÉE — 1917 — N° 20.027
61, rue Lafayette, Paris (9e)

LA VICTOIRE DE L'AISNE

Nos troupes à 8 kilomètres de Laon

11.000 prisonniers et 120 canons en trois jours

Le village et la forêt de Pinon, Pargny-Filain sont à nous
Cinq kilomètres gagnés en profondeur sur dix en largeur

Notre vaillante armée de l'Aisne a achevé, hier, d'une façon splendide, de tirer tout le parti que comportait, pour le moment, sa victoire de mardi. Profitant du désarroi que ses coups avaient causé à l'ennemi, elle a complètement chassé ce dernier des positions qu'il occupait encore dans le redan d'Allemant et de la Maimaison et refoulé au delà de l'Ailette qui, à cet endroit, se confond avec le canal de l'Oise. Cette brillante opération a fait tomber entre nos mains 2.000 nouveaux prisonniers avec une vingtaine de canons, dont plusieurs obusiers de 150.



Le général Brissaud-Desmaillet
Un des vainqueurs de l'Aisne

Avec cet heureux complément, la bataille de l'Aisne prend de plus en plus, pour nous, les proportions d'une belle victoire. A l'heure actuelle, plus de 11.000 prisonniers, dont 200 officiers, ont été ramenés à l'arrière et nous avons capturé 120 canons ainsi que plusieurs centaines de minenwerfer et de mitrailleuses. C'est un magnifique bilan dont nos vaillants soldats ont tout lieu d'être fiers.

On sait que, mardi soir, notre nouveau front dans le terrain conquis s'était momentanément fixé sur une ligne qui, partant du Mont des Singes, au nord-est de Vauxaillon, se dirigeait vers l'est et allait longer la lisière pour remonter ensuite un peu vers le nord, englober le village de Chavignon et redescendre ensuite vers le sud, en suivant les crêtes qui dominent les villages de Pargny-Filain et de Filain.

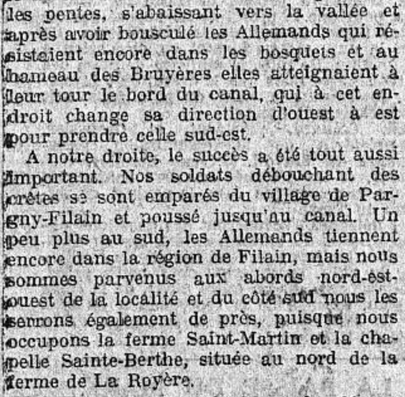
C'est de ces positions qu'elles avaient organisées en vue d'une réaction des Allemands qui ne s'était pas produite, que nos troupes sont parties hier matin. L'aile gauche s'emparait rapidement du village de Pinon et poursuivant sa marche nettoyait la forêt de Pinon, située entre le village et le canal de l'Oise. Les Allemands, suivant leur habitude, ont bien essayé de s'accrocher dans la forêt qui se prêtait admirablement à la défense, mais la poussée des poursuivants était trop forte et ils ont dû céder le terrain. Avant la fin de la journée, nos champions avaient traversé la forêt et s'établissaient au bord du canal de l'Oise.

Au centre, les troupes opérant dans la région de Chavignon effectuaient une double poussée, l'une vers le nord, l'autre vers le nord-est. Elles descendaient rapidement les pentes, s'abaissant vers la vallée et après avoir bousculé les Allemands qui résistaient encore dans les bosquets et au hameau des Bruyères elles atteignaient à leur tour le bord du canal, qui à cet endroit change sa direction d'ouest à est pour prendre celle sud-est.

A notre droite, le succès a été tout aussi important. Nos soldats débouchant des crêtes se sont emparés du village de Pargny-Filain et poussé jusqu'au canal. Un peu plus au sud, les Allemands tiennent encore dans la région de Filain, mais nous sommes parvenus aux abords nord-est-ouest de la localité et du côté sud nous les serrons également de près, puisque nous occupons la ferme Saint-Martin et la chapelle Sainte-Berthe, située au nord de la ferme de La Royère.

Ainsi donc, depuis le Mont des Singes jusqu'à hauteur du village de Pargny-Filain notre nouveau front est reporté sur la rive du canal de l'Oise. C'est un gain de terrain de 10 kilomètres de largeur sur 5 kilomètres de profondeur que nous avons réalisé. Et il est probable que ce résultat ne tardera pas à s'élargir car il semble que les Allemands qui sont accrochés dans la région de Filain se trouvent dans une position trop critique pour pouvoir s'y maintenir longtemps.

***



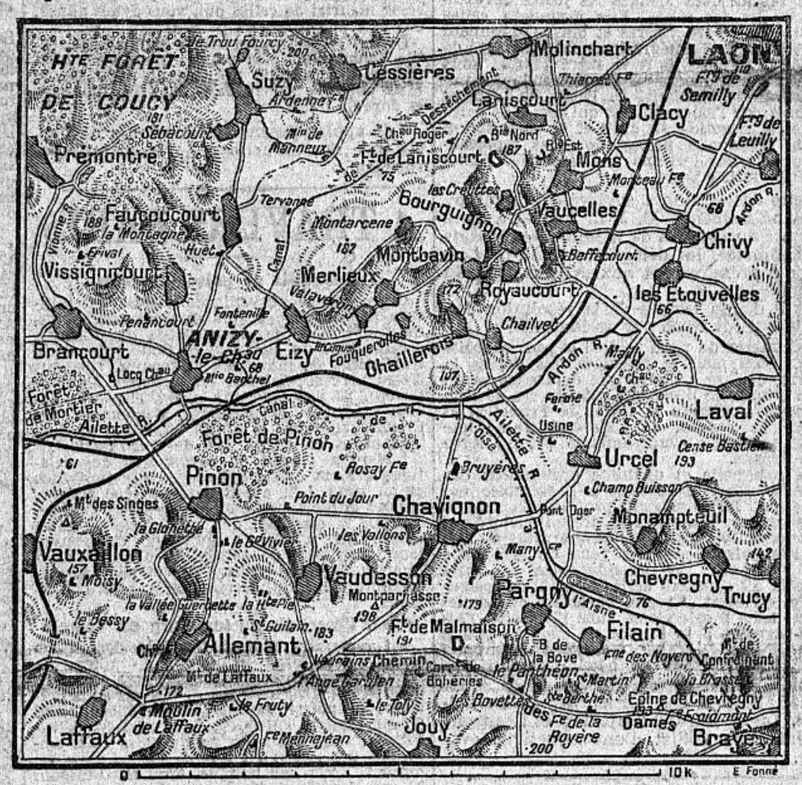
LES POILUS. — Nous pouvons nous flatter d'avoir une carrière bien remplie...

25 Octobre, 14 heures.

Au nord de l'Aisne, la situation au cours de la nuit, dans le secteur Braye-en-Laonnois-Chavignon, est restée sans changement.

Sur le front Chavignon-Mont des Singes, nos troupes, accentuant leur progression, ont atteint la ferme de Rozay. Le nombre des prisonniers faits depuis hier soir dans cette région dépasse 500.

Vives actions d'artillerie dans la région de Cerny-en-Laonnois, notamment dans le secteur des Vauxmairons. Nous avons dispersé une patrouille allemande qui tentait d'aborder nos lignes à l'est de Cerny.



25 Octobre, 23 heures.

Nos troupes ont opéré ce matin une progression générale au delà des positions atteintes hier soir ; *elles abordent actuellement le canal de l'Oise à l'Aisne. Le village et la forêt de Pinon sont entre nos mains ainsi que le village de Pargny-Filain ; au sud de Filain où nos patrouilles ont pénétré nous occupons les fermes Saint-Martin et de la Chapelle-Sainte-Berthe.*

L'ennemi sous notre pression a dû abandonner un important matériel parmi lequel une vingtaine de canons dont plusieurs obusiers de 150. **Le total des canons capturés par nous depuis le 23 et actuellement recensés est d'environ 120, auquel il faut ajouter plusieurs centaines de minenwerfer et de mitrailleuses.**

Au cours de la journée, nous avons fait plus de 2.000 prisonniers, le nombre de ces derniers depuis le début de l'opération dépasse 11.000, dont plus de 200 officiers.

HARCELÉ, LE BOCHE RECULE

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Front de l'Aisne, 25 Octobre. — Les Allemands f.... le camp !

Du calme, ils ne regagnent pas la frontière, ils ne reculent même pas jusqu'à Laon, ce n'est pas encore que Paris pourra sortir ses lampions. Cette exclamation ne signifie rien d'aussi joli ; elle n'entr'ouvre hélas ! aujourd'hui qu'un horizon borné, cela on le savait et cependant, ce matin, elle a sonné joyeusement le long de l'Aisne et ce fut d'un beau son.

La nuit, dans le terrain retourné de la bataille, nos patrouilles allant tâter avaient marché. L'avant-veille, nous avions été carrément victorieux, l'ennemi n'avait pas cherché à le discuter, ses canons seuls avaient essayé de sauver l'honneur ; il aboyait, il n'attaquait plus. Dans cette arène, le sentiment de notre force et de notre adresse dominait. La réussite donnait confiance, la bataille n'était pas terminée, le succès cheminait toujours, les patrouilleurs patrouillaient.

Des pièces trouvées sur des officiers allemands nous avaient indiqué l'état d'âme de l'ennemi. Pour être calme, il ne l'était pas, pour savoir exactement ce qu'il allait décider, il ne le savait pas. L'incertitude, preuve de la surprise, régnait en lui. A une heure de distance, le commandement boche envoyait deux ordres à un chef de batterie, le premier disait : « Tenez jusqu'au bout, » le second : « Attelez de suite et repliez-vous ». Le chef de batterie n'avait pas été le seul à constater l'indécision des siens. Sûrs d'eux-mêmes, les Allemands n'avaient pas cru à notre succès ; devant lui, ils se troublaient et, à cause de lui, se voyaient contraints à reculer. S'ils appellent encore ce recul-là stratégique, c'est qu'à Berlin, tomber sur le derrière, la figure défoncée sous le poing de l'assaillant n'est pas une chute, mais simplement une méthode d'école de guerre

Pas de contre-attaques, du flottement dans leur pensée, du mouvement dans leur secteur : les Boches flanchaient. Nos patrouilleurs avançaient.

Durant l'attaque, nous lancions tant de feux sur les Boches que l'on pouvait s'écrier : nous ne pouvons pas faire davantage. Nous l'aurions pu si nous l'avions voulu ; nous avions bien d'autres batteries devant eux : celles-là ne bronchaient pas. Sous leurs feuillages, elles attendaient la syncope de l'Homme aux clous. Elle s'est présentée nous n'agissons plus qu'à coups déclarée, nos pièces aussi. Il n'y eut pas de réflexion, il n'y eut pas de conseils : c'était prévu. En somme, pas d'arrêt, on les traqua. Pendant ce temps, l'émotion puissante que fait naître une avance s'élevait sur le champ de bataille. On attelait les chevaux aux caissons et aux monstres et les artilleurs fouettaient devant eux. Les télégraphistes allongeaient leurs fils, les postes sanitaires portaient plus loin leurs croix rouges, les réserves foulaient du terrain conquis. C'était l'avance !

Nos patrouilleurs s'en allaient donc. Ils dévalèrent doucement des pentes pour se rendre compte de ce qui se passait dans ce fond. Ils arrivèrent à la carrière du Charbon, regardèrent par un trou, les Boches bouclaient leurs paquets. Ils se glissèrent vers celle du Tonnerre, les Boches lui disaient adieu. Ils pénétrèrent dans Pinon, les Boches déménageaient. Nos patrouilleurs ne dirent rien, revinrent sur leurs pas, enrôlèrent un bataillon et reparurent dans le village. Ils venaient les aider. L'ennemi était en pleine évacuation et chargeait son matériel ; les nôtres sont sensibles, la pitié les prit devant des hommes si encombrés. « Vous n'allez pas emporter ça ? », leur dirent-ils. Ils obéirent. Ils abandonnèrent tout le matériel, il faudra plusieurs jours pour en faire le compte. Et vers dix heures du matin, de la Tour de Pinon, comme une radieuse étoile, une usée française s'élevait. On la vit de tout le plateau. Il y eut d'autres joies : un groupe d'ennemis était cerné depuis le matin par nos troupes. Toute la nuit, sur les sommets d'un bois, il avait résisté. Un aviateur, pensant que ses frères devaient avoir faim, vint leur jeter du pain et des conserves. Il visa mal, la manne tomba chez nous. Dégoûtés, les Boches se rendirent, ils étaient 126.

Pargny-Filain est pris, nos troupes sont emballées, les prisonniers font queue ; l'ennemi patauge dans la boue et se hâte de repasser le canal, nos obus les accompagnent.

Albert Londres,

Ils ne peuvent contester notre succès

Bâle, 25 Octobre. — La *Gazette de Francfort* du 25 dit :

L'attaque française dans l'Aisne s'est produite sur un point très judicieusement choisi, à l'endroit où notre front forme une équerre. Elle a obtenu un succès qu'il est impossible de contester. Nous attendons cependant avec confiance le développement de la bataille, quelque douloureuse que paraisse en Allemagne, cette pénétration ennemie dans le coude que forment nos positions au sud de Vauxaillon.

M. Pierre Lenoir et M. G. Desouches écroués à la Santé

Jusqu'à six heures et demie du soir, hier, il a été laissé aux deux inculpés de cette grave affaire de commerce avec l'ennemi, MM. Guillaume Desouches et Pierre Lenoir, par la réfutation des charges réunies contre eux, les explications qu'on a sollicitées de leur bonne foi et la justification de leurs actes aux apparences suspectes, la possibilité d'une mise en liberté provisoire, c'est-à-dire la mesure par laquelle on leur évitait l'incarcération à la prison de la Santé. Leurs réponses au juge d'instruction, M. Drioux, n'a pas permis à celui-ci de leur accorder cette faveur, et un peu plus tard tous deux étaient placés sous mandat de dépôt à la Santé.

Dans la matinée M. Drioux avait eu une longue conférence au Parquet de la Seine avec le procureur de la République, M. Lescouvé, à laquelle assistaient MM. Mouton, directeur de la police judiciaire, MM. Faralicq et Darru, commissaires de police aux délégations judiciaires. La question se posait de savoir dans quelles conditions matérielles avaient été apportés de Suisse en France les dix millions de banque suisses qu'ont eus entre les mains, au mois de juillet 1915, les deux inculpés.

Le seul témoin capable en l'état de l'enquête d'apporter un éclaircissement ou une indication un peu sérieuse était le chauffeur longtemps au service de M. Pierre Lenoir, le wattman Achille Debruyn, qui a vu en quelque sorte entre les mains de son patron une partie, infime il est vrai, 500.000 francs, de l'argent venant de Suisse et qui allait permettre à M. Lenoir de devenir propriétaire de 2.000 actions du *Journal* pour 10 millions.

Le chauffeur est resté jusqu'à midi et demi avec le juge et il semblait être satisfait de l'impression qu'il avait faite sur le magistrat instructeur. Il n'a point voulu se confier à des tiers, réservant ses explications à la justice.

M. Lenoir s'explique

Malgré le long et très serré interrogatoire de la veille où pendant quatre heures M. Pierre Lenoir avait eu le loisir d'exposer par le détail à M. Drioux les circonstances de son apport de 10 millions à M. Humbert, en 1915, le juge tint à poursuivre la conversation et, à 2 heures de l'après-midi, il fit revenir à son cabinet le jeune homme.

La situation, à ce moment, était celle-ci, si l'on en croit les explications de l'inculpé : ainsi que nous l'avons dit, hier, un gros industriel de Zurich, M. Schœller, qui se livre au commerce des laines peignées et qui a des intérêts dans le monde entier, en France comme ailleurs, aurait désiré posséder une part prépondérante dans la presse parisienne en vue d'intérêts commerciaux pour l'après-guerre ; il consacrait à ses ambitions 10 millions. Il s'adressa à cet effet à M. Pierre Lenoir pour mener à bien cette affaire.

— C'est invraisemblable, a fait observer le juge à M. Pierre Lenoir, que vous soyez, vous personnellement, apparu à cet homme qu'est l'industriel zurichois, ayant des relations partout, comme l'intermédiaire indispensable pour une telle tractation.

— Je n'étais qu'un intermédiaire, un courtier devant avoir sa commission.

— Parlons-en de cette part d'un million. Comment, pour cette simple démarche consistant à être un trait d'union entre un homme qui cherche un commanditaire et un capitaliste disposant de fonds, on vous remet un million ! Et puis, il y a autre chose. Quand vous avez restitué 1,200 actions à M. Humbert pour la somme de cinq millions cinq cent mille francs que vous a versée M. Humbert, cette somme n'était pas votre propriété : c'était celle de votre mandant, M. Schœller, à qui vous auriez dû la restituer. Or, qu'en avez-vous fait ? Vous l'avez gardée, ou plutôt votre conseil judiciaire, Me Brunet, l'a saisie et transformée à votre nom en titres de rente 5 %. Alors, voyons, que s'est-il passé à ce moment entre vous et M. Schœller ?

C'est alors que M. Pierre Lenoir a donné le texte d'un second contrat passé entre lui ou plutôt Me Desouches et l'industriel zurichois auquel il est attribué définitivement sept cent quatorze actions du *Journal*, d'une valeur intitiale de cinq mille francs chacune, dont arbitrairement on porte le prix à quatorze mille francs ; on atteint la somme approximativement de dix millions (9.996.000 fr.).

Tout l'après-midi, M. Drioux a tenté de faire préciser à l'inculpé nombre de points inexplicables. Mais en vain.

M. Desouches refuse de parler

A six heures et demie, M. Drioux fit amener devant lui M. Guillaume Desouches et lui fit connaître qu'il allait recevoir ses explications complètes.

— Non, répondit, froidement M. Desouches, je ne fournirai, aujourd'hui, aucun éclaircissement. Les heures douloureuses que j'ai passées, depuis hier, où l'on est venu m'arrêter, m'ont enlevé mes moyens de défense, la clarté dans mes idées ; ma défense serait incomplète, j'y renonce pour le moment. Je choisirai un avocat et alors je vous répondrai complètement.

— Alors, a repris M. Drioux, je vous arrête définitivement, vous et M. Pierre Lenoir, et ce soir vous coucherez à la prison de la Santé.

C'est dans ces conditions que les deux inculpés ont été écroués dans la soirée dans leur cellule respective de la prison de la Santé.

(*Voir la suite en 3e page*)

25 avions boches hors de combat en un jour

Officiel. — 25 Octobre, 14 heures. — Au cours de la journée du 24, 25 appareils ennemis ont été abattus par nos pilotes ou sont tombés désemparés dans leurs lignes.

Des bombes sur Nancy

Des avions allemands ont lancé deux bombes sur Nancy ; aucune victime.

LA CROIX DE GUERRE aux familles des morts

Le lieutenant-colonel Girod vient de déposer une proposition de résolution demandant à la Chambre d'inviter le gouvernement à faire remettre la croix de guerre avec palme aux familles des morts pour la patrie.

Le lieutenant-colonel Girod prie la Chambre de voter immédiatement sa proposition comme un pieux hommage pour la fête des morts.

LES PÉRILS A CONJURER

Dans le discours qu'il vient de prononcer à Londres, M. Lloyd George a fait entrevoir que la Conférence interalliée, qui doit se réunir très prochainement, pourrait avoir plus d'importance que les précédentes et produire des résultats plus efficaces. Il a notamment basé cette appréciation sur le fait que, pour la première fois, les Etats-Unis y seraient représentés ainsi que « la nouvelle démocratie russe ».

Espérons que ce pronostic ne sera pas trompé. Les précédentes Conférences des gouvernements alliés ont été généralement sans grand profit pour l'organisation concertée de la défense. Elles ont abouti à des communiqués d'une forme stéréotypée où l'entente unanime des participants était proclamée, mais qui ne se traduisait ensuite par aucun effet concordant. On avait le sentiment que les difficultés essentielles étaient restées sans solution pratique, et, de fait, elles étaient ajournées le plus souvent à une Conférence ultérieure, qui, à son tour, ne décidait à peu près rien. C'est ce qui m'a fait recueillir, dans une des réunions interparlementaires auxquelles j'ai pris part à l'étranger, ce propos d'un ancien ambassadeur éminent qui avait été associé précédemment aux délibérations officielles des gouvernements alliés : « Nous avons fait aujourd'hui plus de besogne que dans toutes les Conférences auxquelles j'ai assisté depuis la guerre comme agent diplomatique de mon pays. »

M. Lloyd George nous promet quelque chose de mieux. Attendons avec espoir et confiance. Mais il ne faudrait pas cependant que « la nouvelle démocratie russe » dont a parlé le premier ministre britannique apparût, dans l'assemblée des délégués des Etats alliés, sous la forme d'un membre du Soviet de Petrograd qui se juxtaposerait aux représentants officiels de la Russie, parlerait un autre langage que le leur et nous apporterait, comme l'expression des vues de sa patrie, les instructions du Comité dont il serait l'émanation. Ce serait inadmissible en droit, les membres du Soviet n'ayant pas qualité pour siéger à côté des ministres et des délégués officiels des puissances alliées, et les sentiments qui animent la majorité d'entre eux ne pouvant se concilier avec les nôtres.

Quels que soient les *blanchissages* de la Censure, qui n'a jamais été plus cynique et plus absurde qu'à l'heure présente et qui finira par révolter les esprits les plus modérés, nous savons très bien ce que pense et ce que dit le Comité dont M. Skobeleff serait l'interprète et quel est le genre de paix qu'il viendrait préconiser à l'heure où les troupes allemandes avancent vers Revel et Petrograd. Ce serait un mélange de conceptions pacifistes, internationalistes, défaitistes et illusoires, où nos ennemis auraient bien tort de ne pas trouver leur compte et qui livrerait pour le présent et encore plus pour l'avenir l'ancien et le nouveau monde aux ambitions frénétiques de la Germanie.

Nous comptons bien que les gouvernements alliés — et le nôtre en particulier — refuseront de se prêter à ce jeu, qui ressusciterait dans des conditions encore plus redoutables la manœuvre avortée de Stockholm.

S'il est un fait qui crève les yeux, c'est que — malheureusement, hélas ! — la paix est actuellement impossible. Il suffit, pour le comprendre, de se remémorer les manifestations boches les plus récentes : discours von Kuhlmann sur l'Alsace-Lorraine, discours Scheidemann au Congrès de Wurtzbourg, résolutions votées par les socialistes à ce congrès, voyages de Guillaume à Sofia et Constantinople, déclarations du premier ministre de Bavière, réponse allemande à la note du pape, etc., etc. Ceux-là seuls qui auraient le parti pris de se leurrer ou de terminer la guerre quoi qu'il advienne seraient dupes de la pensée que les conditions de paix auxquelles souscrirait l'Allemagne pourraient être, de notre part, autre chose qu'une capitulation.

C'est ce qu'on ne veut en France, ni sur le front où nos armées sont plus héroïques, plus entraînées et plus résistantes qu'à aucun moment depuis trois ans, ni à l'arrière où la volonté de vaincre reste plus ferme que jamais. Mais alors il faut y mettre le prix. J'entends par là que les gouvernements alliés doivent — en Russie particulièrement — faire autre chose que ce qu'ils ont fait jusqu'à l'heure où nous sommes. Ils doivent déterminer le gouvernement russe à agir aussi vigoureusement qu'il parle et à dominer autrement que par des discours, les manifestations tumultueuses et démoralisatrices de ses Soviets. Ils doivent faire que le peuple russe soit protégé mieux qu'il ne l'est contre la famine, contre la désorganisation économique et militaire et, partant, que nous échappions nous-mêmes à l'un des plus grands dangers que nous ayons courus depuis l'ouverture des hostilités. Comment se fait-il qu'ils aient attendu tant de semaines sans s'en rendre compte ? C'est ce que je renonce à m'expliquer.

L'Allemagne est extrêmement fatiguée. L'Autriche l'est encore davantage. Avec de l'énergie, du temps et une action sérieusement combinée entre les puissances alliées, la victoire n'est aucunement douteuse. Mais il n'y a pas une faute à commettre si l'on veut la rapprocher et lui garantir toute sa portée. Les périls principaux d'aujourd'hui sont : la guerre sous-marine, le blocus relâché, la dissolution des forces russes, la propagande espionne et policière que M. Lloyd George a si bien caractérisée sous le nom de « boloïsme ». C'est très bien de célébrer la victoire comme certaine. Mais, pour l'assurer, il faut que tous ces périls soient conjurés. La conférence interalliée ! comprendra-t-elle et agira-t-elle résolument en conséquence ? Nous sommes en droit de le réclamer.

S. PICHON.

A LA CHAMBRE

LES DÉBUTS DE M. BARTHOU

comme Ministre des Affaires étrangères

288 voix pour le Gouvernement, 137 contre

M. Barthou a fait, hier, à la Chambre ses débuts comme ministre des Affaires étrangères. Evénement parlementaire important en soi, — car on n'avait pas entendu M. Barthou depuis la guerre — mais dont l'intérêt était doublé en raison des éventualités ministérielles que cette rentrée pouvait faire présager.

M. Moutet, député socialiste, un de ceux qui avait été envoyés en mission auprès des révolutionnaires russes, avait posé de nombreuses questions à M. Barthou, notamment en ce qui concerne les buts de guerre pour lesquels il voulait savoir si ce dernier partageait les vues de son prédécesseur.

Le discours de M. Moutet n'avait pas été sans provoquer quelque surexcitation, ce qui n'a pas facilité la tâche du nouveau ministre des Affaires étrangères. Malgré les interruptions des socialistes, M. Barthou a indiqué que les buts de guerre de la France restaient les mêmes quels que fussent les ministres au pouvoir : restitution de l'Alsace-Lorraine, réparation des dommages causés, etc.

Il y avait une autre interpellation de M. Augagneur à M. Painlevé sur le remplacement de M. Ribot, mais c'est surtout sur la politique extérieure qu'après un certain nombre d'autres interventions très courtes, celles de M. Albert Thomas et de M. Charles Benoist, le gouvernement a obtenu le vote d'un ordre du jour de confiance par 288 voix contre 137.

LA SEANCE

Dès l'ouverture de la séance, le débat s'engage devant une Chambre tout de suite attentive. On remarque dans une tribune l'archevêque de Tarragone.

C'est M. Augagneur qui parle le premier. Il a attaqué le ministère Painlevé à ses débuts, il l'attaque de nouveau, mais cette fois, il veut savoir les raisons du départ de M. Ribot. Ce départ lui paraît inexplicable, car toutes les fois, ces temps derniers, qu'un débat a eu lieu sur la politique extérieure, le gouvernement recueillait une majorité considérable, alors que lorsqu'il s'agissait de la politique intérieure et personnelle du président du Conseil, il n'en recueillait au contraire aucune.

Et M. Augagneur fait, avec un humour qui soulève à plusieurs reprises les rires de la Chambre, le récit des circonstances qui amenèrent le départ de M. Ribot : suicide collectif des ministres, mais mort du seul ministre des Affaires étrangères.

M. Moutet questionne

M. Moutet, au nom des socialistes, monte ensuite à la tribune ; il veut connaître les directions que le gouvernement entend donner à la politique extérieure de la France, il veut savoir si le nom de M. Barthou signifie qu'une nouvelle politique va être suivie, en ce qui concerne les buts de guerre.

L'orateur, qui fut, on s'en souvient, chargé d'une mission en Russie, aux premiers jours de la Révolution, rappelle la phrase suivante de la déclaration ministérielle du cabinet Painlevé : « Nos revendications sont celles du droit même, elles sont indépendantes du sort des batailles ».

Cette formule, elle lui paraît particulièrement heureuse, mais est-ce la victoire qui conditionnera la paix, ou, est-ce, au contraire, d'après un plan concerté et arrêté que nous fixerons à la fois le but vers lequel nous allons et les limites dans lesquelles nous entendons rester ?

Telle est la question que M. Moutet, vigoureusement applaudi par les socialistes, pose au gouvernement.

— J'ose dire, ajoute-t-il, que le spectacle que donne le monde entier, en ce moment, montre à l'Allemagne que la force du droit est supérieure à la force des armes.

— On ne s'en aperçoit pas sur le front russe, interrompt à ce moment M. Gaston Dumesnil, aux applaudissements du centre et de la droite.

M. Moutet. — Je ne comprends pas cette interruption. Quel but poursuivez-vous, quand ici vous cherchez à jeter sur ceux qui sont encore (Exclamations) nos alliés, une pareille suspicion ! (Vifs applaudissements à l'extrême gauche.)

M. Gaston Dumesnil. — Je ne jette aucune suspicion sur personne. Mais je dis que, pour que le droit soit victorieux, il faut qu'il soit appuyé par les canons et les baïonnettes. (Vifs applaudissements.)

M. Moutet continue en rappelant que les buts de la guerre affirmés par nos ministres des Affaires étrangères, ce sont les restitutions et les réparations auxquelles nous avons droit, et l'organisation juridique du monde par la Société des nations.

Mais un incident surgit quand M. Mou-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

t demande à M. Barthou s'il souscrit à tte politique.

— Je demande, dit-il, que les amis de M. arthou, à une époque où reparaissent les ublions de la politique, ne nous rappellent s trop qu'il est l'homme d'une loi que nous nsidérons encore comme une profonde erur de la défense nationale.

Cette allusion à la loi de trois ans que résenta et fit voter, en 1913, M. Barthou, t soulignée par de vifs applaudissements r les bancs des socialistes et d'un cerin nombre de radicaux. Par contre, de goureuses protestations s'élèvent de prese tous les autres bancs.

— Charleroi ! Charleroi ! crie-t-on à l'extrê gauche.

M. Candace. — La loi de trois ans n'est pas e erreur. (Vifs applaudissements sur divers ncs.)

M. Maginot. — C'est absurde de soulever un reil débat en ce moment.

Le président. — Ne soulevez pas un incident ssi pénible, surtout en ce moment. (Vifs plaudissements.)

Mais M. Maginot dresse sa haute taille n centre. Au milieu du bruit assourdisnt que fait l'extrême gauche, il jette ces ots aux socialistes, tandis qu'on l'applaut sur de nombreux bancs :

— C'est une mauvaise action, je le répète, e d'ouvrir un pareil débat en ce moment. ous ne l'avons jamais soulevé, nous. Après Marne, nous avons le droit que vous vous isiez.

M. Moutet s'explique :

— J'affirme à mon collègue M. Maginot qu'il est pas entré dans ma pensée qu'elle pût nstituer un outrage à ceux qui ne pensent s comme moi. Si vous avez sur ce point des sceptibilités légitimes, comprenez que nous ayons, nous aussi.

Cet incident clos, un autre, presque austôt, se produit. Comme M. Moutet deande à M. Barthou de dire si sa politiue a ou non pour but de menacer l'Alleagne d'un écrasement politique de tel orre que demain elle serait profondément ivisée, on lui crie à droite :

Un membre à droite. — Il ne faut pas vous ire l'avocat de l'unité de l'Allemagne.

M. Moutet. — Je ne vous permets pas de utenir que lorsque je défends la politique u droit vous puissiez me jeter à la face que suis ici l'avocat de l'Allemagne.

De nouveau, grand tumulte.

M. Paul Pugliesi-Conti. — Vous en avez en ut cas le langage.

A l'extrême gauche. — On n'a pas rappelé interrupteur à l'ordre.

Le président. — On n'a pas dit, monsieur outet, que vous étiez l'avocat de l'Allemagne, mais l'avocat de l'unité de l'Allemane.

M. Moutet. — Je ne vous permets pas, monieur le président, par une interprétation tomée du haut de la tribune... (Bruit et interuptions.)

On n'a pas le droit de me jeter cette interuption.

Je ne suis pas l'avocat de la cause allemante. J'estime que je plaide ici la cause françaie. (Applaudissements à l'extrême gauche.)

Le calme revient peu à peu et M. Moutet eut terminer son discours en déclarant ue c'est devant la force du droit que l'Alemagne devra capituler bien plus que deant la victoire des armes.

Discours de M. Painlevé

Mais voici M. Painlevé, président du onseil, à la tribune. Il dispose devant lui es feuillets du discours qu'il a préparé, et, out de suite, il déclare qu'il se refuse, malgré les pressantes questions de M. Augagneur, à rouvrir un débat qu'il considère comme tranché.

Puis il ajoute :

— Ce que la Chambre veut savoir, c'est i la politique du gouvernement est restée la même. J'ai dit et je répète que es revendications de la France c'est son roit, tout son droit, rien que son droit. C'est e retour à sa véritable patrie de l'Alsace-Lorraine. (Applaudissements.)

La modération même de ses revendications fait de ce droit un devoir. La France, a plus haute personnalité morale qui se soit dressée parmi les nations, ne peut pas prendre place parmi cette société des nations ayant au flanc encore la blessure ouverte de l'iniquité. (Vifs applaudissements.)

En terminant M. Painlevé pose nettement cette question :

— Puisque la Chambre tient dans ses mains notre vie ministérielle, qu'elle dise, dès aujourd'hui, sans retard, si elle ne nous considère pas à la hauteur de notre tâche !

Si, au contraire, vous nous accordez votre confiance, que ce ne soit pas une confiance à la journée, à l'heure, que ce soit une confiance large ! Que la Chambre ne nous contraigne pas, pour défendre nos portefeuilles, à oublier les graves problèmes de l'heure présente. Qu'elle collabore avec nous et nous laisse le temps d'aborder notre travail. (Applaudissements.)

L'exposé de M. Barthou

Après une intervention de M. Lucien Dumont qui, une fois de plus, réclame « un gouvernement de guerre composé d'hommes compétents dans chaque rayon ministériel », M. Barthou monte à la tribune.

La Chambre tout entière tend son attention. C'est la première fois, en effet, que le nouveau ministre des Affaires étrangères prend la parole devant elle.

Tout d'abord il veut répondre à ce qu'avait dit M. Moutet de la loi de trois ans.

— Si ma présence au banc du gouvernement, dit-il, ne prend pas le caractère d'une revanche, elle n'est à aucun degré un reniement. (Vifs applaudissements au centre et à droite.)

Ceux qui m'ont vu ici depuis quelque vingtcinq ans savent que je n'ai jamais craint d'affronter la discussion et d'aller à la bataille. (Applaudissements.) Mais il me paraissait qu'il y avait une autre bataille plus grave, plus angoissante, bataille dont dépendent les destinées de la France, et que regarder en arrière, évoquer nos dissensions, rappeler nos querelles, c'était porter atteinte à cette union qu'à aucun moment je n'ai voulu, si peu que ce soit, affaiblir.

La Chambre l'écoute dans le silence et l'attention. Il affirme son opposition résolue de toujours à la diplomatie occulte, puis il expose la politique extérieure qu'il entend suivre. Il n'abandonnera pas la Russie.

— Je remplis un devoir de ma charge et de ma conscience en disant que paraître abandonner la Russie ce serait commettre à la fois un acte de lâcheté, d'ingratitude et d'imprévoyance. (Vifs applaudissements.)

Je recueille l'assentiment de la Chambre. Personne n'a dit qu'un pareil abandon serait possible, mais c'est l'honneur de la France de montrer en ces heures tragiques l'unanimité de notre confiance dans notre alliée russe.

Les socialistes qui gardaient une grande réserve applaudissent le passage.

— L'Allemagne, continue M. Barthou, qui n'a pu réussir à nous vaincre, ni sur terre, ni par la guerre sous-marine et qui ne réussira pas davantage dans les airs, prépare contre nous son offensive diplomatique. Elle veut diviser les Alliés entre eux, diviser les nationaux chez eux. Nous avons la volonté de faire face à ce double péril. La conférence interalliée aura pour résultat de déjouer ces desseins.

Réplique à M. de Kuhlmann

M. Moutet a insisté sur nos buts de guerre. M. Barthou les expose.

— Je suis lié, dit-il, par l'ordre du jour du 5 juin 1917 : il y a là un programme précis et impérieux. Je le défendrai avec toute mon énergie ; il ne diffère en rien de celui que j'ai suivi depuis août 1914.

Des restitutions, des réparations et des garanties, tels sont les buts de guerre du gouvernement et de la Chambre.

Les restitutions, c'est le retour pur et simple de l'Alsace-Lorraine à la France. Envahie il y a quarante-quatre ans, l'Alsace-Lorraine ne diffère pas des départements français envahis il y a trois ans. (Vifs applaudissements.) L'Alsace et la Lorraine sont des départements envahis que nous devons, comme les autres, réintégrer à la France. (Nouveaux et vifs applaudissements.)

J'oppose ainsi la déclaration la plus catégorique du droit français à la déclaration qui a été portée dans une autre assemblée.

M. de Kuhlmann a dit : « L'Allemagne peut-elle, en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, faire à la France des concessions ? Non ! Non ! Jamais ! Tant qu'un poing allemand pourra tenir un fusil, l'intégrité du territoire que nous avons reçu de nos pères ne peut pas être l'objet de n'importe quels pourparlers ou de concessions. L'Alsace-Lorraine est le bouclier de l'Allemagne et le symbole de l'unité allemande. »

Je déclare au nom du gouvernement : la France peut-elle, en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, faire à l'Allemagne des conditions quelles qu'elles soient ? Non ! Non ! Jamais ! (Vifs applaudissements.) Tant qu'un poing français pourra tenir un fusil, l'intégrité du territoire que nous avons reçu de nos pères ne peut être l'objet de n'importe quels pourparlers ou concessions. L'Alsace-Lorraine est le bouclier de la France et le symbole de l'unité française. (Applaudissements prolongés.)

M. Barthou s'élève ensuite avec force contre le reproche qui lui a été fait d'être partisan d'une politique d'annexions et de conquêtes. Ce qu'il tient cependant à proclamer hautement et toute la Chambre applaudit, c'est la nécessité d'obtenir de l'Allemagne la réparation des dommages causés par elle avec un raffinement, une violence et une sauvagerie épouvantables.

— Vous voulez la sécurité du lendemain. Mais la sécurité de ce lendemain, comment l'assurer sans garanties ? Pensez-vous toutefois qu'en dehors de certaines indications générales qu'il est indispensable d'apporter à cette tribune, vous trouverez un ministre des Affaires étrangères, vous trouverez un gouvernement qui pourra apporter à la tribune des précisions à cet égard ? (Applaudissements à gauche, au centre et à droite.)

Quelles que soient les conditions que vous assignerez à la paix — minimum, maximum ou modalité intermédiaire — n'est-il pas clairement démontré que ces conditions dépendent de la victoire ? (Interruptions à l'extrême gauche.)

M. Longuet. — C'est le contraire de la déclaration ministérielle. (Exclamations.)

En terminant, M. Barthou affirme son complet accord avec le président du Conseil. Puis il conclut en ces termes :

— J'ai aujourd'hui une lourde responsabilité, une charge terrible. Je n'ai rien fait pour l'obtenir. Mais l'occupant, j'ai le devoir d'en mesurer l'honneur et d'essayer de n'y pas déchoir.

L'homme de parti a disparu en moi, j'ai l'unique pensée, l'unique souci, l'unique devoir de me borner au rôle d'un Français qui fait appel à tous les Français pour défendre la France.

Des applaudissements saluent cette péroraison.

M. Thomas pose une question

Mais chez les socialistes on a voulu plus de précision encore sur les buts de guerre.

M. Albert Thomas pose cette question : « Si c'est nous qui avons la force, dicterons-nous la paix selon les principes du droit ? » ramène M. Painlevé, d'abord, puis M. Barthou à la tribune.

— Prenez, répond M. Painlevé, les phrases mêmes de la déclaration : « Les revendications de la France sont celles du droit même, elles sont indépendantes du sort des batailles.

Comment les comprendre sinon que la limite des revendications de la France, c'est la satisfaction de son droit et que leur réalisation doit être assurée par la victoire. (Applaudissements.)

— M. Albert Thomas, déclare M. Barthou, demande si, au lieu d'assurer le respect du droit, nous voulons violer d'autres droits. Pourquoi me prêter je ne sais quelles intentions de rêver d'une victoire à rallonges ?

Je dis que, quelles que soient nos opinions sur le fond du droit, il y a une condition qui domine tout, c'est la victoire.

Les ordres du jour

Le débat est épuisé et l'on passe aux ordres du jour. Il y en a quatre. Ils émanent de MM. Lucien Dumont et Moutet, de MM. Pottevin, Hauet et Léon Bérard, de M. Augagneur et de M. Emile Constant.

M. Painlevé n'accepte que l'ordre du jour de MM. Pottevin, Hauet et Léon Bérard, qui est ainsi conçu, et sur lequel il pose la question de confiance :

« La Chambre, confiante dans le gouvernement pour assurer par une action militaire » et diplomatique toujours plus énergique et » une union de plus en plus étroite entre les » alliés, la victoire définitive du droit, et repoussant toute addition, passe à l'ordre du » jour. »

M. Charles Benoist

M. Charles Benoist s'élève contre le remplacement de M. Ribot, objet essentiel du présent débat. Il le fait avec son humour habituel :

— Des procédés, dit-il, employés envers un homme qui a été un grand serviteur du pays et avec lequel je m'honore d'entretenir depuis un quart de siècle une respectueuse amitié... nous pensons ce que nous voulons et nous nous contentons de dire que ce ne sont pas les nôtres ! Et que dirons-nous aussi de ce que nous ne pourrions appeler sans présomption la dernière crise ministérielle ?

Fausse crise ! fausse sortie ! vain simulacre ! Pour faire tomber un portefeuille, on a fait semblant d'en faire choir vingt-neuf. Il doit y avoir de l'algèbre là-dedans. (Rires.)

Allons-nous cette fois avoir enfin un gouvernement ? Je l'espère plus que je ne le crois, car j'ai peur que M. Painlevé ne soit pas le chef qu'il nous faudrait. Malgré tout, en ne pensant qu'à la France, je vous donnerai peut-être ma voix, ne m'en demandez pas davantage. (Rires et applaudissements.)

On va voter, mais une motion ainsi libellée est présentée par MM. Dutreil et Galli :

La Chambre adresse aux soldats, qui par la victoire des armes préparent le triomphe du droit, le témoignage de son admiration et de sa reconnaissance.

Plusieurs membres à gauche. — Il faut voter cette addition séparément.

Le président du Conseil. — Le gouvernement s'associe à cet hommage à nos soldats et demande que cette manifestation ait lieu à mains levées.

Cette motion est votée à l'unanimité.

On adopte alors, après pointage, par 288 voix contre 137, l'ordre du jour Pottevin.

Cet après-midi, l'emprunt.

Le Sénat honore Guynemer

A l'ouverture de la séance, le président, M. Antonin Dubost, annonce qu'il a reçu de MM. Gaston Menier, Clemenceau, Boudenoot, de Selves, Cauvin, Henry Chéron, Milliès-Lacroix, André Lebert, Chapuis, P. Strauss, Charles Chabert, Poirson, Stéphen Pichon, Henry Bérenger, Monfeuillart, Etienne Flandin, Le Hérissé, Lourties, la proposition de résolution suivante :

Le Sénat s'associant à l'hommage rendu par le gouvernement et la Chambre des députés pour glorifier par une inscription au Panthéon la mémoire du capitaine Guynemer, héros de l'air, salue en sa personne l'esprit de sacrifice, d'abnégation et d'énergie de tous les combattants des armées de la République qui, depuis plus de trois ans, sont tombés pour la Patrie.

M. Jacques-Louis Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'aéronautique. — Messieurs, en invitant le gouvernement à inscrire le nom du capitaine Guynemer sous les voûtes du Panthéon, le Sénat est l'interprète de la France tout entière (Très bien ! Très bien !). Mort en plein ciel de gloire, comme le dit sa dernière citation, Guynemer, capitaine à 23 ans, officier de la Légion d'honneur, titulaire de vingt citations, deux fois blessé, vainqueur de 53 avions ennemis, Guynemer est l'une des plus pures figures de notre histoire nationale. (Très bien, Très bien !)

Frère des d'Assas, des Marceau, des Hoche, il a légué sa gloire à la Patrie en même temps qu'une immense espérance. La Patrie immortalisera son souvenir comme celui d'un des plus beaux soldats de la victoire.

Le gouvernement, d'accord avec le Sénat, veut unir dans un même hommage l'armée tout entière, fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs, soldats de toutes armes dont Guynemer restera dans l'avenir l'un des plus magnifiques symboles. (Vifs applaudissements.)

L'urgence est demandée en faveur de ce projet de résolution ; l'urgence, mise aux voix, est déclarée.

M. Gaston Menier donne lecture, au nom de la commission de l'armée, d'un rapport sur le projet de résolution ; le rapport conclut à l'adoption. Le projet est adopté à l'unanimité.

La politique générale

M. Louis Martin demande à interpeller le gouvernement sur sa politique générale. La date de la discussion sera fixée ultérieurement.

Instruction criminelle et justice militaire

Le Sénat adopte ensuite une proposition de loi modifiant plusieurs articles du code d'instruction criminelle et des codes de justice militaire, puis s'ajourne à aujourd'hui.

La séance est levée.

ÉCHOS

M. Maurice Long, ministre du Ravitaillement, étant indisposé, ne pourra recevoir avant la fin de cette semaine.

Nous rappelons aux patriotes et ligueurs que la réunion populaire organisée par la Ligue des Patriotes aura lieu aujourd'hui, à 8 heures du soir, salle des Fêtes de la Mutualité 325, rue Saint-Martin. On peut se procurer des cartes de famille au siège de la Ligue, 4, rue Sainte-Anne. Les ligueurs entrent sur la présentation de leur carte.

Un témoignage officiel de satisfaction est accordé au vapeur *Isère* (Compagnie générale transatlantique) pour l'énergie et le sang-froid vraiment remarquables dont son équipage a fait preuve lors du torpillage de ce bâtiment, le 23 juin 1917.

Le ministre de la Marine cite à l'ordre de l'armée les officiers et l'équipage du cuirassé *Danton*, torpillé par un sous-marin ennemi.

Le Congrès radical et radical-socialiste
comprend des représentants de l'Alsace-Lorraine

Le 14e congrès du parti radical et radical-socialiste s'est ouvert, hier, à dix heures du matin, salle du Palais des Fêtes, par la vérification des pouvoirs des congressistes.

La séance plénière

La séance plénière s'est ouverte à deux heures trente, sous la présidence de M. Bouffandeau, député de l'Oise, assisté de MM. René Renoult, Couyba, Edouard Herriot, Armand Charpentier et Raynaud.

M. Bouffandeau, dans son discours, évoqua les heures douloureuses de la ruée des barbares, puis, après avoir adressé un salut d'admiration aux chefs et aux soldats qui combattent sans défaillance pour la victoire du droit, — désormais inéluctable — déclara, aux applaudissements de l'auditoire que les deux provinces arrachées à la France devaient être considérées comme réintégrées dans leur patrie, sans plébiscite ni consultation.

M. J.-L. Bonnet, président de la Fédération radicale et radicale-socialiste de la Seine, prononça, ensuite, un discours très applaudi.

Après avoir exposé les raisons primordiales pour lesquelles les républicains doivent persévérer dans la « politique d'union sacrée, ne considérer que l'intérêt de la nation, faire trêve aux luttes de parti et mener la lutte jusqu'à la victoire complète », M. Bonnet a flétri la rapacité allemande, et répudié toute paix de compromis.

L'Alsace-Lorraine

Au sujet de l'Alsace-Lorraine, le président de la Fédération de la Seine s'est écrié :

La France fera siennes les justes revendications de ses alliés. Elle formulera celles qui lui sont particulières et qui comprennent notamment la réintégration pure et simple de l'Alsace-Lorraine dans la mère patrie. Nous repoussons le recours à un plébiscite qui impliquerait la légitimité de l'abus de la force commis par l'Allemagne et qui serait la parodie et la négation du droit et la prescription de la solennelle protestation des représentants alsaciens-lorrains à l'Assemblée nationale de 1871. »

Cette déclaration a soulevé de vigoureux applaudissements. M. J.-L. Bonnet a alors proposé au congrès de modifier ses statuts et d'admettre les délégués de l'Alsace-Lorraine à prendre part aux délibérations du congrès.

Et il donna lecture de la résolution suivante qui fut votée par acclamation :

Le congrès du parti radical et radical-socialiste, réuni pour la première fois depuis la guerre, déclare à l'ouverture de ses travaux :

La criminelle déclaration de guerre de l'Allemagne a déchiré le traité de Francfort et annulé la cession de l'Alsace-Lorraine que cette puissance avait imposée par la force à la France.

La solennelle et unanime protestation des députés alsaciens-lorrains à l'Assemblée nationale de 1871, qui avait proclamé la volonté immuable et maintenu le droit inviolable et imprescriptible des Alsaciens-Lorrains de rester Français, reçoit aux yeux de la France son plein effet. En attendant que le traité de paix ait consacré définitivement la restauration du droit et rendu purement et simplement, sans transactions, sans plébiscite, l'Alsace-Lorraine à la France, le congrès décide que l'Alsace-Lorraine possédera désormais cinq représentants au comité exécutif du parti.

MM. Blumenthal, ancien député de Colmar, Dietz, Ehrart, Staelhing et Desinger, furent alors l'objet d'une frénétique ovation.

PROPOS D'ACTUALITE

Enlevez les betteraves !

On veut que le paysan sème du blé, n'est-ce pas ?... Qu'il en sème le plus possible : c'est bien entendu ?

Eh bien, qu'on commence donc par lui permettre de débarrasser ses terres de la récolte actuelle. Comment voulez-vous qu'il sème du blé dans des champs qui sont encore encombrés de betteraves ?

« J'ai, m'écrit un gros cultivateur de l'Oise, 180 wagons de betteraves à livrer. On m'a donné un wagon par jour pour commencer. J'ai réclamé : on m'en promet quatre. Je les reçois, en effet, *une fois*. Le lendemain, je n'en reçois pas du tout. Ça fait compensation. Le surlendemain, j'en reçois quatre encore ; mais, en même temps, le chef de la gare qui dessert mon village m'informe qu'il a reçu l'ordre de n'expédier que deux wagons par jour.

« A deux wagons par jour, l'expédition durera quatre-vingt-dix jours.

» Et l'on nous demande de semer du blé ! Comment le pourrions-nous, puisque, avec ce système, nos betteraves ne seront pas enlevées avant le mois de février !...»

Voilà à quelles difficultés, sans cesse renaissantes, se heurtent les agriculteurs. On leur demande de produire, de produire beaucoup, tantôt pour le sucre et tantôt pour le pain. Mais on n'a pas l'air de se douter que c'est toujours la même terre qui sert ; et que, lorsqu'elle a donné des betteraves, il faut bien accorder au cultivateur les moyens d'enlever sa récolte si l'on veut qu'il prépare la suivante.

On devrait bien faire comprendre à la bureaucratie, qui gouverne tout en ce pays, qu'il n'en va pas tout à fait de même dans la culture et dans la paperasserie. Il faut, dans la première, de l'ordre, de la méthode, de l'intelligence et de la diligence... Sinon, on ne fait rien de bon.

Jean Lecoq.

La séance annuelle des cinq Académies

Hier a eu lieu, au palais Mazarin, la séance publique annuelle des cinq Académies, sous la présidence de M. Denys Cochin, de l'Académie française, assisté des présidents des autres académies.

Le président, M. Denys Cochin, a parlé des académiciens défunts en termes éloquents, puis il a ajouté :

... Ayons confiance en cette patrie féconde. Nos confrères défunts n'auront pas vu le triomphe final de la France, mais pas un d'entre eux, à son dernier jour, n'en a douté.

M. Charles Diehl, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a fait une lecture intitulée : « A l'ombre du Campanile d'Aquilée », ce campanile qui élève sa silhouette puissante à l'extrémité orientale des lagunes où naquit Venise.

M. Bonnier, délégué de l'Académie des Sciences, a dépeint en termes particulièrement intéressants les guerres d'insectes.

M. Henri Lemonnier, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, a étudié l' « idéal chez Ingres et chez Delacroix.

Enfin, M. Imbart de la Tour, délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques, nous décrit le tableau d'un canton du Morvan pendant la guerre. Après nous avoir présenté la vie paisible, l'union intime de la race et du sol, l'auteur nous raconte le coup de foudre de la mobilisation ; le réveil patriotique, l'héroïsme des hommes et le dévouement des mères, leurs angoisses, leurs deuils, puis il termine fort éloquemment en ces termes :

Morts obscurs, dont la gloire ne gardera pas les noms, morts héroïques, qui gisez, épars, perdus, sous les glèbes éventrées de Champagne ou de Lorraine, vous aurez eu au moins cette certitude. Il vous a manqué la dernière étreinte infiniment douce de cette terre qui vous vit naître, vous a nourris et fit de vous des hommes. Sans doute n'y dormirez-vous jamais... Il est cependant un abri plus sûr, plus inviolable encore, qui vous garde, le cœur meurtri de celles qui, vous ayant aimés, ont tout perdu à vous perdre...

Quand le fracas des armes sera apaisé, petits soldats qui êtes morts pour elle, c'est encore à vous que pieusement nous songerons pour la servir dans l'œuvre immense et durable de la paix.

Les applaudissements unanimes de l'assistance ont accueilli cette émouvante péroraison.

A TRAVERS PARIS

Trafiquants de poisons arrêtés

Grâce à une surveillance établie dans divers restaurants et bars du faubourg Montmartre, suivant les instructions du nouveau commissaire du quartier, M. Boulanger, deux trafiquants de morphine et cocaïne viennent d'être arrêtés. Ce sont les nommés Maurice Garcin, 22 ans, réformé après blessure, ancien chasseur de brasserie, demeurant rue Claude-Vellefaux, et André Monailly, 18 ans, demeurant en garni, rue de Clignancourt.

L'enquête permit de savoir que des relations avaient existé entre ces deux individus et un sieur L..., ayant demeuré rue Balzac, et dont la mort, survenue au début de l'année, est due à une injection trop forte de morphine. Elle a permis également de trouver leur fournisseur de poison, un nommé Grand Charles, qui vient d'être arrêté par les inspecteurs de la direction de la police judiciaire.

Après l'incendie du faubourg du Temple

Au cours du violent incendie dont nous avons parlé hier, des scènes de pillage se sont produites pendant les premiers moments de désarroi. Des individus, accourus sous prétexte de porter secours, ont d'abord tenté de fracturer le coffre-fort de la fabrique Levy-Villard. L'un d'eux fut arrêté alors qu'il emportait des objets en bronze placés dans un bureau. C'est un nommé Raphaël Buisson, 32 ans, déserteur, demeurant 47, rue Corbeau.

La camériste était une voleuse

Une de nos plus aimables artistes chorégraphiques s'apercevait, l'autre soir, qu'une des robes de scène dont elle avait besoin avait disparu de sa garde-robe. Elle fit alors un inventaire complet de son vestiaire et constata que cinq ou six autres costumes d'une grande valeur avaient été volés aussi. Elle déposa une plainte et donna les noms des familiers de sa loge, dont celui de son excaméristе, Jeanne Solée, 46 ans. Une enquête sur cette dernière amena son arrestation. Fouillée, on trouva sur elle, cousus dans la doublure de sa fourrure, des reconnaissances du Mont-de-Piété pour les costumes de l'artiste, des bijoux de grand prix et quatre billets de mille francs italiens, tout cela volé à sa patronne.

Une lutte tragique

Un camion automobile parcourait à vive allure le cours de Vincennes, portant deux hommes qui, s'étant pris de querelle, engagèrent une lutte violente. On regardait anxieux ces deux pugilistes à qui les heurts et les cahots du véhicule menaçaient à chaque instant de faire perdre l'équilibre. C'est ce qui se produisit. On vit les deux corps enlacés basculer dans le vide et s'effondrer sur la chaussée. On releva les deux hommes sans connaissance. Ce sont Louis Froger, 18 ans, et Antoine Kapfer, 16 ans, tous deux camionneurs, habitant Vincennes. Ils ont été transportés à Saint-Antoine où Kapfer est dans le coma.

FAITS DIVERS

XVe ARRt. — Au cours d'une discussion, M. Gaston Lafet, 40 ans, camelot, 83, rue de Javel, est poignardé par sa maîtresse, Marie Valty, 30 ans. La meurtrière est arrêtée.

XVIe ARRt. — Quai de Passy, un gardien de la paix repêche le corps d'une femme âgée, pauvrement vêtue. A la Morgue.

LES ACCIDENTS DE LA RUE

Ve ARRt. — Place Maubert, Mme Virginie Fortin, demeurant 211, avenue de Neuilly, tombe frappée de paralysie ; un taxi la happe au passage et la traîne sur un assez long parcours. Elle meurt dans la soirée.

XIIe ARRt. — Rue de Charenton, Mme Caroline Forester, demeurant 34, rue Croix-Saint-Simon, tombe d'un tramway en marche. Grièvement blessée. A Saint-Antoine.

Protestation contre la censure

Le comité du Syndicat de la presse parisienne, dans sa séance du 24 octobre, a voté l'ordre du jour suivant à l'unanimité des membres assistant à la réunion :

« Le comité du Syndicat de la presse parisienne, réuni dans sa séance du 24 octobre 1917, renouvelle avec énergie sa protestation contre les abus aggravés depuis quelques semaines du régime arbitraire de la censure et notamment contre la suspension du journal l'*Action française*, motivée par la reproduction d'une phrase du *Journal officiel*.

» Le comité déclare, en effet, qu'il considère comme une liberté fondamentale du régime républicain le droit pour la presse de reproduire, dans leur texte officiel, les débats et les documents publics de la Chambre ou du Sénat.

» Le comité décide que la publication de cette protestation sera demandée à tous les journaux adhérents au Syndicat de la presse parisienne et communiquée aux autres associations de presse. »

Signé :

Le vice-président : Etienne de Nalèche, directeur du *Journal des Débats* ; le secrétaire : Georges Berthoulat, directeur de la *Liberté* ; le trésorier : A. Meyer, directeur du *Gaulois* ; MM. Léon Bailby, directeur de l'*Intransigeant* ; Henry Bérenger, directeur de *Paris-Midi* ; E. Hébrard, directeur du *Temps* ; Maurice Dejean, directeur de la *Petite République* ; E. Judet, directeur de l'*Eclair* ; Stephen Pichon, directeur du *Petit Journal* ; G. Prestat, directeur du *Figaro* ; Jules Roche, directeur de la *République Française* ; J. Sapène, directeur général des services du *Matin* ; H. Simond, directeur de l'*Echo de Paris*.

Le chapitre des chapeaux

Encore un petit grief assez légitime, me semble-t-il, des sous-officiers, ainsi que des soldats de l'armée belge. On les a coiffés d'un bonnet de police qui ne présente qu'un seul avantage : celui de créer une unanimité d'opinion parmi des hommes qui pensent différemment sur cent autres choses. Opinion qui condamne sans réserve le port obligatoire du couvre-chef en question.

Bonnet de police de couleur nationale ?... Sans doute. Mais si peu esthétique et presque toujours si mal porté !... Ecoutez les doléances de ceux dont on l'affuble : « Ce bonnet ne préserve du soleil ni les yeux, ni la nuque. Il ne protège contre la pluie ni les yeux, ni la figure, ni le cou... Il fait tomber les cheveux et va provoquer la calvitie générale là où tant d'entre nous s'enorgueillissaient de chevelures mérovingiennes, et alors que, combattant en pays plat, inondé et boisé, nous n'aurions pas à craindre le sort d'Absalon. De grâce, qu'on nous en délivre!... »

M. Qui de Droit m'objectera que nos braves « piottes » ont la tête bien près du bonnet. C'est précisément pour cela qu'il leur en faudrait un tout autre. Au surplus, l'importance du chapitre des chapeaux a été consacrée depuis l'antiquité, — demandez plutôt à Aristote, Hippocrate et... Molière. Si nos braves combattants demandent un képi ou un autre genre de chapeau à visière ou à bords, il y a beaucoup de raisons pour qu'on leur donne satisfaction. La transformation de la coiffure peut coûter, mais faut-il regarder à la dépense, quand il s'agit d'entretenir la santé et la belle humeur des vaillants défenseurs de notre drapeau ?... Beaucoup d'entre nous estiment qu'il faut écouter toute réclamation de l'armée « chapeau bas ».

Gérard Harry.

Nos braves. — Encore un comédien aussi vaillant sur le théâtre de la guerre que sur celui de la comédie : M. Jules Pauffichet (Jules Bury qui créa à Bruxelles et à Paris, les rôles d'Albert Delpierre et d'André Deridder, dans *Le Mariage de Mlle Beulemans* et *La Demoiselle de Magasin*), vient, après trois ans de combat, d'être décoré de la Croix de guerre avec citation vivement élogieuse pour son héroïque conduite sous les bombes pendant l'exécution de sa mission de conducteur du service automobile du Q. G. A.

Les « as » belges. — Le vaillant aviateur belge Thieffry, vient d'abattre son dixième avion boche.

Demandent une marraine ou un parrain : Emile Barbier, D. 240, 99e batterie, armée belge en campagne ; Alphonse Demaret, caporal, D. 291, 14e comp., arm. belge en camp. ; Joseph Bollaert, D. 291, 14e comp., arm. belge en camp. ; Louis Spreeuwers (particulièrement recommandé), D. 21, M. 75, arm. belge en camp.; Alphonse Cappelle, D. 19, 70e batterie, arm. belge en camp.; Fern. Claes, D. 17, 8e comp. mitrailleuses, arm. belge en camp. ; Oscar Gillot, D. 248, 19e comp., arm. belge en camp.

La Conférence nationale des ouvriers boulangers

Les délégués des ouvriers boulangers de Bordeaux, Lyon, Toulouse, Orléans, Périgueux, Troyes, Limoges, Tours, Marseille, Brest ont été reçus à la Maison des syndicats, par M. Savoie, secrétaire général de la Fédération de l'alimentation.

A la même adresse s'ouvre la conférence nationale des ouvriers boulangers qui ne peut avoir l'importance d'un congrès, étant données les circonstances. Dès hier, les délégués se sont rendus au ministère du Travail.

M. Renard a promis de faire le nécessaire pour que le projet de loi déposé par M. Victor Boret, interdisant la fabrication du pain la nuit, vienne bientôt en discussion à la Chambre. De plus, le ministre donnera des ordres sévères pour que le décret du 9 février 1917, interdisant la vente du pain frais, soit très strictement appliqué.

MM. Colliard, président, et Groussier, vice-président de la commission parlementaire du Travail, M. Jean Lerolles, rapporteur, et les délégués ouvriers boulangers auront une entrevue dans le cabinet du ministre du Travail.

Les délégués s'occuperont des questions suivantes : taux du blutage, emploi des succédanés dont l'adjonction rend difficile la fabrication du pain, suppression des petits pains, établissement, sur un autre mode, de la carte de pain, examen de la répercussion qu'aura sur les salaires ouvriers la limitation de la vente du pain.

LA BAISSE DU MARK

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Genève, 25 Octobre. — Le cours du mark, hier, sur le marché de Genève, a de nouveau descendu. Le cours du billet allemand de 125 marks était de 60 marks.

FEUILLETON du Petit Journal du 26 Octobre 1917

— 28 — (*)

LE COURRIER de Washington !...

QUATRIEME EPISODE

LA DISPARITION DU MÉDAILLON

XIII. — **A mort l'Amérique !** (Suite)

Pearl roula, lentement, d'abord, puis plus vite, entraînée dans une chute effroyable...

A plus de cent pieds en dessous la rue semblait, vue de cette hauteur, un mince ruban d'argent où passaient des fourmis noires — les promeneurs — des jouets d'enfant — les voitures...

Allait-elle donc, misérable jouet du destin, périr de cette mort affreuse ? Devait-elle, la vaillante Américaine, s'écraser sur le trottoir en tombant de cette vertigineuse hauteur ?...

Nul n'en aurait pu douter. Elle glissait toujours, muette, sans un cri, sachant le danger, se voyant dans la main de la mort... et ne pouvant rien pour se sauver...

Pearl atteignit le bord du toit...

Et son élan l'emporta !... elle roula au vide !... elle tomba !...

Non ! elle ne tomba pas !...

(*) Copyright 1917 in the United States of America, by Marcel Allain.
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

A la minute suprême où le gouffre la happait, Pearl Dare sentait sous ses doigts crispés une mince tige de métal... Et elle s'y accrocha, elle réussit à s'y agripper, au prix d'un effort qui lui brisa les poignets, lui arracha les mains...

Alors, suspendue dans le vide, se tenant encore, par miracle, cramponnée dans la plus horrible des situations, Pearl Dare, d'abord, demeura immobile, comme privée de sentiment...

Si elle s'évanouissait, cependant, elle était perdue sans retour ! Elle en eut la brusque conscience...

Et la frêle jeune fille fit cette chose admirable : dompter ses nerfs, maîtriser les pulsations affolées de son cœur !...

— Il faut que je me sauve !... je veux vivre pour réhabiliter la mémoire de Paine.

Des pensées, en désordre, passaient dans son cerveau congestionné de fièvre...

Puis elle ouvrit les yeux. Sa vertigineuse situation la fit frémir...

Un hasard prodigieux l'avait, jusqu'ici, sauvée :

C'était la tige du paratonnerre que ses doigts avaient eu la bonne fortune de saisir ! Mais cette tige ployait, pouvait se rompre... Et puis la fatigue commençait à se faire sentir... Par moments, il semblait à Pearl qu'elle allait lâcher prise !...

— Je ne veux pas — non ! je ne veux pas mourir !...

Elle ne songeait même pas à appeler... Qui pouvait venir à son secours ? qui, même, l'aurait entendue, dans le ministère où, peut-être, la poursuite avait déjà repris contre son assassin ?...

Et elle se sauva, seule !...

Elle réussit le prodige qu'un acrobate n'eût pas tenté !... elle fit, cette souple sportswoman, un admirable rétablissement...

Narguant le vertige, crispant ses muscles, elle se souleva, lentement, sûrement... jusqu'à la hauteur du toit, où elle put, enfin, reprendre pied, épuisée, mais sauve !

Pearl Dare, aussi bien, se refusait, encore une fois, à se laisser aller à la torpeur qui grandissait en elle...

Ne sentant pas la douleur, de ses muscles, déchirés par l'effort, de ses mains mignonnes, toutes sanglantes, elle rampa sur le toit, s'accrochant, au risque d'une nouvelle chute, aux moindres aspérités des ardoises :

— L'a-t-on arrêté ? pensait-elle.

Car, déjà, oubliant son propre sort, elle songeait à la terrible tentative dont le ministère avait été le théâtre...

L'homme au masque avait-il pu fuir ? Avait-il réussi à accomplir la besogne audacieuse qu'il avait essayée ? Qu'était devenu le ministre ?

Pearl s'angoissait à toutes ces questions...

Elle atteignit, chancelante, épuisée, le clocheton. Elle retrouva l'escalier qu'elle avait, quelques minutes plus tôt, monté d'une course si folle.

Personne, nulle part !

Enfin, elle pénétra dans le couloir du cabinet ministériel. La porte du bureau était ouverte. Pearl Dare entra...

Là, il y avait foule !

Au bruit de la lutte et de la poursuite, des huissiers, des gardes, des employés s'étaient précipités. Tous entouraient le secrétaire d'Etat qui venait de reprendre péniblement ses sens...

Et navrée, désespérée, Pearl Dare entendit ces mots :

— Monsieur le ministre, interrogeait un secrétaire, voulez-vous que l'on fasse chercher un médecin ?...

— Un médecin ! Pourquoi faire ?... Eh, je ne suis pas mort !... Et quand je serais mort, le beau malheur !... Il y a plus grave que cela !

Le ministre, encore étourdi, passait sa main sur son front, respirait profondément, interrogeant :

— Cet homme... cet homme maudit... qu'est-il devenu ?...

Mais nul n'osait, évidemment, répondre !

Le ministre reprit :

— Eh ! vous ne comprenez donc pas ce que je vous dis ?... Le plan de mobilisation a été volé !... Le voleur doit être dans le ministère !... Il faut cerner les issues !... il faut...

Un fonctionnaire s'approcha. Gravement, mais sérieusement, il déclarait :

— Monsieur le ministre, vous avez été parfaitement compris... On a perquisitionné partout... oui ! partout !... L'un de vos agresseurs a été tué, mais l'autre, l'homme au masque, est demeuré introuvable !... Et c'est lui qui a emporté le document !...

... A cette minute même, au rez-de-chaussée, un soupirail s'entr'ouvrait lentement, sous la prudente impulsion d'une main...

Ce soupirail donnait sur une rue tranquille. Par son entre-bâillement, une tête se pencha... puis, furtivement, un corps glissa sans bruit...

L'homme au masque, la « Menace Silencieuse », après avoir gagné les sous-sols du bâtiment, quittait le ministère... (1).

CINQUIÈME ÉPISODE

L'ADVERSAIRE SE DEMASQUE

XIV. — **Ordonnance !**

— Croyez-vous qu'il viendra bientôt ?

— Je n'en doute même pas ! Je l'ai toujours vu fort exact, et, de plus, je sais qu'il estime prudent que nous restions le moins possible réunis. Le vol du plan de mobilisation a donné l'éveil... On nous traque : il faut jouer serré !...

— Evidemment !...

... Ils étaient une dizaine, assemblés autour de cette même table verte sur laquelle, la veille, leur chef avait dédaigneusement jeté le plan secret de la mobilisation industrielle de l'Amérique.

Que complotaient-ils donc, encore ?

Une convocation les avait, simplement, priés de se réunir d'urgence « pour décision importante »...

Mais les affiliés de la « Menace Silencieuse » ne devaient pas, en vérité, attendre bien longtemps. Une porte claquait, un pas se rapprochait et celui qu'ils attendaient, leur chef sinistre, entrait dans la salle...

(1) *Ce quatrième épisode sera projeté dans tous les Cinémas* PATHÉ *du 26 octobre au 1er novembre soir.*

— Messieurs, excusez-moi... j'ai dû faire un détour...

— Vous étiez suivi ?

— Je voulais l'être.

— Vous dites ?...

— Un instant et vous allez me comprendre !...

Oh ! miss Dare eût frémi d'horreur en entendant, alors, le misérable :

— Messieurs, commençait-il, nos affaires marchent à merveille, nous opérons, chaque jour, des tours de force, pour le plus grand bien de notre maître, mon Kaiser, et pour le plus grand mal de l'Amérique, notre ennemie... Cependant la situation devient grave, messieurs... Pour d'imbéciles motifs d'honneur, l'Amérique est, petit à petit, entraînée vers la guerre... Il faut en convenir... l'enthousiasme est grand, ici !

L'espion soupirait, puis continuait :

— L'Amérique entrant en guerre, ce serait, vous ne l'ignorez pas, un terrible danger pour nous... Sa puissance est colossale... ses réserves, hommes et matériel, immenses... Vous le savez ?...

— L'Amérique n'a pas d'armée, interrompit un Autrichien, à barbe rousse...

— Oui, en ce moment... Mais les engagements se signent par milliers !

— Pas de flotte !

— Peut-être ! Mais elle a des chantiers nombreux... Et les Alliés ne manquent pas de bateaux à lui prêter !...

— Qu'en concluez-vous donc ?

— Que nous devons redoubler d'ingéniosité pour lui nuire, et par tous moyens paralyser son entrée en jeu...

(A suivre.) MARCEL ALLAIN.

5 h. du matin — # DERNIÈRE HEURE — 5 h. du matin

Les Allemands dégarnissent le front russe pour l'attaque contre les Italiens

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Milan, 25 Octobre. — Le *Corriere della Sera* reçoit de son correspondant au quartier général, M. Barzini, une longue dépêche sur les préparatifs des Austro-Allemands en vue d'une grande offensive contre l'Italie.

M. Barzini, après avoir dit que l'idée de l'offensive actuelle doit avoir été conçue par nos ennemis, après la victoire italienne dans le haut plateau de la Bainsizza et après les bruits qui avaient couru d'une offensive franco-anglo-italienne sur ce front, déclare qu'on n'est pas encore fixé sur la quantité des masses allemandes accourues pour soutenir l'effort autrichien. Il est certain que la concentration d'artillerie, particulièrement de gros calibre, est formidable et que l'ennemi, profitant de l'anarchie qui règne en Russie, a porté sur notre front une grande partie des canons qui se trouvaient sur le front russe. Il se prépare donc à un effort des plus énergiques. Les gros calibres, particulièrement le 381, au projectile étrangement silencieux, tirent depuis plusieurs jours sur nos arrières, cherchant d'atteindre les postes de commandement, les gares et les centres de concentration.

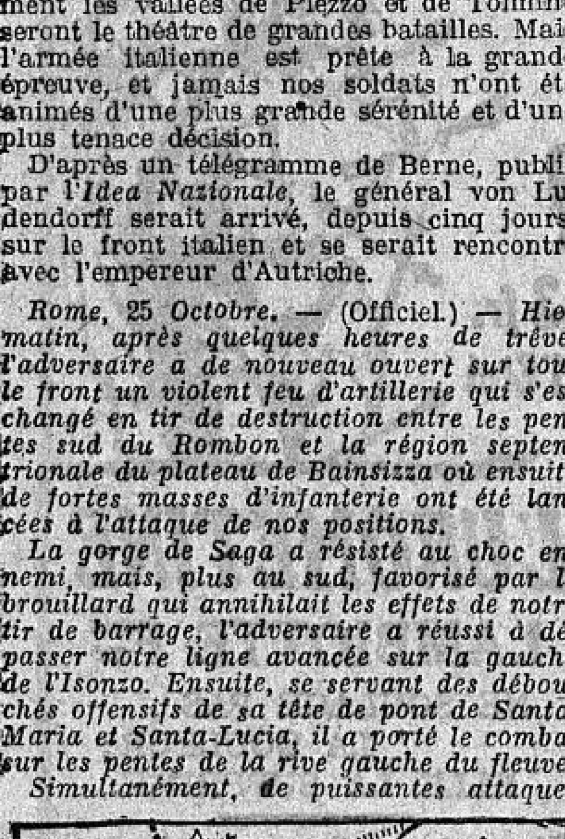
Le correspondant se demande où l'attaque se déclenchera, et dit que probablement les vallées de Plezzo et de Tolmino seront le théâtre de grandes batailles. Mais l'armée italienne est prête à la grande épreuve, et jamais nos soldats n'ont été animés d'une plus grande sérénité et d'une plus tenace décision.

D'après un télégramme de Berne, publié par l'*Idea Nazionale*, le général von Ludendorff serait arrivé, depuis cinq jours, sur le front italien et se serait rencontré avec l'empereur d'Autriche.

Rome, 25 Octobre. — (Officiel.) — *Hier matin, après quelques heures de trêve, l'adversaire a de nouveau ouvert sur tout le front un violent feu d'artillerie qui s'est changé en tir de destruction entre les pentes sud du Rombon et la région septentrionale du plateau de Bainsizza où ensuite de fortes masses d'infanterie ont été lancées à l'attaque de nos positions.*

La gorge de Saga a résisté au choc ennemi, mais, plus au sud, favorisé par le brouillard qui annihilait les effets de notre tir de barrage, l'adversaire a réussi à dépasser notre ligne avancée sur la gauche de l'Isonzo. Ensuite, se servant des débouchés offensifs de sa tête de pont de Santa-Maria et Santa-Lucia, il a porté le combat sur les pentes de la rive gauche du fleuve.

Simultanément, de puissantes attaques



déclenchées à l'ouest du Volnik (plateau de Bainsizza) et sur les pentes du mont San Gabriele ont été repoussées par nos troupes qui, par des contre-attaques successives, ont capturé quelques centaines de prisonniers.

De puissantes actions de feu exécutées par l'ennemi sur le Carso ont été efficacement contre-battues.

Le Kaiser garde Michaelis et est en conflit avec le Reichstag

Bâle, 25 Octobre. — Les derniers renseignements parvenus de Berlin s'accordent à constater que le Kaiser, convaincu que la crise est actuellement insoluble, serait décidé à maintenir, du moins provisoirement, M. Michaelis au pouvoir.

L'empereur aurait pris cette décision après avoir été mis au courant des revendications des divers partis du Reichstag. C'est son chef de cabinet civil, M. Valentini, qui, au nom du souverain, a eu ces jours derniers de nombreuses conférences avec les chefs de parti et a fait ensuite son rapport.

Le Kaiser s'est refusé à suivre la pression que les partis de la majorité voulaient exercer sur lui en exigeant le renvoi de M. Michaelis.

Le maintien du chancelier actuel au pouvoir devrait donc logiquement entraîner un conflit entre le Kaiser et la majorité du Reichstag.

Mais étant donnée la servilité des partis en cause, il est peu probable qu'ils réagissent en combattant sérieusement le chancelier.

La question qui se pose est de savoir comment le Reichstag s'efforcera de dissimuler son échec. On attend avec curiosité l'attitude que prendront les socialistes majoritaires qui, récemment encore, au congrès de Wurzbourg, ont annoncé avec tant d'assurance qu'ils lutteraient jusqu'au bout contre le docteur Michaelis.

M. Dato et l'armée espagnole

Madrid, 25 Octobre. — L'issue du Conseil des ministres était attendue avec intérêt.

M. Dato a déclaré qu'il avait fait l'exposé du problème relatif à l'armée qui possède l'amour du peuple. Ce problème sera examiné attentivement par le cabinet qui désire améliorer profondément les conditions de l'armée. Il s'est félicité de l'union qui règne dans l'armée et qui est profitable au pays.

A propos des vœux du Parlement, relativement à la réforme de la Constitution, le gouvernement estime inopportun toute modification.

Le ministre des Affaires étrangères a déclaré que Raisouli était en villégiature à Taxoru et qu'il n'avait nullement l'intention de fuir.

M. Adamson remplace M. Henderson

Londres, 25 Octobre. — M. Adamson, député travailliste, est nommé président du groupe parlementaire travailliste en remplacement de M. Henderson, qui a dû renoncer à cette fonction en raison des occupations que lui crée la réorganisation du

LES ALLEMANDS débarquent sur la côte d'Esthonie

Petrograd, 25 Octobre. — De grandes forces navales ennemies sont signalées dans le voisinage de nos postes dans le golfe de Riga et on a même aperçu quelques gros transports.

Les Allemands, après avoir bombardé nos éléments de défense avec l'artillerie de leurs torpilleurs, ont commencé à débarquer dans la péninsule esthonienne à l'est de l'île de Moon et en même temps à l'entrée du golfe de Matzal, à 12 kilomètres au nord de Werder et ont occupé la partie occidentale de la péninsule. — (Radio.)

Les Allemands reculent leurs lignes dans la direction de Riga

25 Octobre. — Front du nord. — *Dans la direction de Riga, dans la région de la Chaussée de Pskoff et de la rivière Petit-Cagel, l'ennemi a reculé ses anciens avant-postes d'une vingtaine de verstes, et le 25 octobre, il se trouvait dans la ligne Rodenpois-Turkain (sur le Petit-Cagel). Nos avant-postes ont perdu en partie contact avec les Allemands en retraite.*

Une de nos patrouilles s'est avancée jusqu'au village de Meyryn, sur le Petit-Cagel, sans rencontrer l'ennemi. En reculant, l'ennemi a détruit des constructions, des routes et des ponts.

Dans quelques secteurs de la région fortifiée de Dwinsk, nous avons constaté de nouveau que les Allemands ont fait des tentatives de fraternisation.

M. Painlevé félicite l'armée de l'Aisne

M. Painlevé, président du Conseil, ministre de la Guerre, a adressé le télégramme suivant au général commandant en chef :

Je suis heureux, mon cher général, de vous envoyer, pour votre brillante victoire, les plus vives félicitations du gouvernement pour vous et vos admirables troupes auxquelles la Chambre des députés vient, à l'unanimité, d'adresser les remerciements de la nation.

Votre méthode, la préparation minutieuse effectuée par les chefs, la vigueur et l'élan irrésistible de vos soldats, viennent en quelques heures de libérer une nouvelle partie du territoire national et d'infliger à l'ennemi une grave défaite. Le pays vous en est reconnaissant.

Félicitations du roi d'Angleterre

Le roi George V a adressé au Président de la République le télégramme suivant :

Buckingham, 25 Octobre. — M. le Président de la République française :

Je me réjouis avec vous, monsieur le Président, et avec la nation française, de la splendide victoire remportée par vos vaillantes troupes sur le front de l'Aisne et vous présente à cette occasion mes plus chaudes félicitations.

Signé : GEORGE R. I.

Unités citées à l'ordre de l'armée sur le front des Flandres

Front français, 25 Octobre. — Le général commandant en chef vient de citer à l'ordre de l'armée le bataillon de fusiliers marins, le 43e, le 8e et le 127e d'infanterie et les compagnies du génie 24/3 du 7e régiment, 28/4 du 28e bataillon, 1/3 territorial, du 3e régiment.

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

25 Octobre, 14 heures.

Un coup de main sur la tête de pont de Sapigneul, que l'ennemi avait fait précéder d'un violent bombardement, a échoué.

Sur la rive droite de la Meuse, activité des deux artilleries dans le secteur du bois Le Chaume.

Nous avons exécuté, dans la région des Eparges, une opération de détail qui nous a permis de ramener des prisonniers.

25 Octobre, 23 heures.

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont fait suivre le bombardement indiqué ce matin, de nos positions du bois Le Chaume, d'une attaque que nos feux ont arrêtée.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

25 Octobre, après-midi.

A la suite de l'activité d'artillerie que nous avons déjà signalée, les Allemands ont lancé, hier soir, une nouvelle contre-attaque puissante au sud de la forêt d'Houthulst. Ils ont été une fois encore repoussés.

Nos troupes de Gloucester, de Worcester et de Berkshire ont exécuté, avec succès, hier, dans l'après-midi et dans la soirée, des coups de main sur les positions adverses entre Rœux et Gavrelle. Elles ont fait subir de nombreuses pertes à l'ennemi, détruit ses abris et capturé une mitrailleuse.

25 Octobre, soir.

La nuit dernière, un raid ennemi à l'est de Loos a été arrêté par nos fusils et nos mitrailleuses et n'a pu atteindre nos tranchées.

Ce matin, les Allemands ont fait deux tentatives contre notre ligne au nord de La Bassée. Le premier détachement a été repoussé par nos feux avant d'arriver sur nos fils de fer. Le deuxième a réussi à pénétrer dans nos tranchées, mais en a été aussitôt rejeté. Un de nos hommes a disparu.

Nous avons fait quelques prisonniers au cours de rencontres de patrouilles à l'est de Poelcappelle.

Notre artillerie a été active toute la journée sur le front de bataille.

LA PRODUCTION DU BLE

Une cinquantaine de députés ont déposé hier une proposition de loi tendant à organiser la production du blé. L'article 1er de la proposition demande que le libre commerce des blés soit suspendu pendant la durée de la guerre.

Nouveau bombardement de Sarrebruck

COMMUNIQUE BRITANNIQUE

25 Octobre, soir.

La nuit dernière, nos escadrilles ont attaqué avec d'excellents résultats, les usines et les voies ferrées vers Sarrebruck. Plus de trois tonnes et demie d'explosifs ont été jetées par nos appareils de marine sur les usines de Burbach, situées immédiatement à l'ouest de Sarrebruck. Les dégâts sont considérables et plusieurs incendies ont été observés.

1.500 kilos d'explosifs ont été également lancés par une autre escadrille sur les gares, les nœuds de chemin de fer et les voies de garage de Sarrebruck et des environs. Des coups au but ont provoqué de nombreuses explosions. Un train qui se dirigeait sur Sarrebruck a été atteint par une bombe et a été détruit. Au total, nous avons jeté cinq tonnes d'explosifs, malgré la défense aérienne acharnée de l'ennemi. Au début de notre incursion, les conditions atmosphériques ont été favorables, mais plus tard le temps est devenu très mauvais; de la pluie, des nuages bas et un vent violent ont rendu très difficile le retour de nos appareils.

Le 24, le temps, sur le front britannique, s'est un peu amélioré. Cependant, des nuages épais et un fort vent d'ouest ont entravé le travail de nos appareils d'observation et de combat. Dans la journée 154 projectiles ont été jetés sur des cantonnements ennemis, 12 grosses bombes sur un aérodrome près de Courtrai, et 71 sur des troupes allemandes dans les tranchées et à découvert.

Par moments, les combats ont été acharnés. Quatre appareils ennemis ont été abattus par nos pilotes et un cinquième par notre infanterie. Trois autres aéroplanes allemands sont tombés avec des avaries. Six des nôtres ne sont pas rentrés.

Le bi-centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans

Grandiose manifestation à la Sorbonne

La manifestation organisée dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne par le « Souvenir franco-américain » pour commémorer le bi-centenaire de la Nouvelle-Orléans a revêtu un caractère d'imposante solennité.

La cérémonie était présidée par M. Daniel-Vincent, ministre de l'Instruction publique, assisté de M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, du général Béhan, ancien maire de la ville, et de MM. Vergnolles et Villeré, délégués de la Nouvelle-Orléans.

MM. Hovelacque, président du comité, et Ambroise Rendu, vice-président du Conseil municipal de Paris, dirent toute leur joie et leur fierté de recevoir les délégués de la grande cité américaine, « car cette fête est la commémoration religieuse d'un passé qui fut grand, et comme la consécration d'un avenir plus grandiose encore ».

Puis, M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, dans une conférence applaudie à différentes reprises par l'immense auditoire, conclut ainsi :

... « Eh bien, cet événement que l'Histoire ne peut pourtant pas s'empêcher de reconnaître comme considérable, la fondation d'une ville dont nous célébrons aujourd'hui même le bi-centenaire, cette fondation n'est qu'un incident qui passa pour ainsi dire inaperçu dans l'œuvre de colonisation immense entreprise par la France au dix-huitième siècle, depuis Terre-Neuve jusqu'au golfe du Mexique, Québec, Montréal, Chicago, Saint-Louis et des milliers d'autres villes ou d'autres centres moins importants doivent leur origine aux efforts individuels de nos colons.

M. Daniel-Vincent célébra en termes chaleureux la fraternité d'âmes des races françaises et louisianaises et il salua les délégués venus de la Nouvelle-Orléans comme des frères, les uns par le sang, tous par le cœur.

Un à-propos de M. Maurice Bouchor et les hymnes de la France et des Etats-Unis terminèrent cette cérémonie émouvante.

LE BUDGET DE 1918

Au Conseil des ministres, qui s'est tenu, hier matin, à l'Elysée, M. Klotz, ministre des Finances, a entretenu ses collègues de la préparation du budget de 1918.

Dans le système qu'il élabore, les douzièmes provisoires ne seraient maintenus que pour les dépenses de guerre, qu'on ne p[eut] guère fixer trop longtemps à l'avance.

Le budget annuel serait, par contre, établi pour les dépenses des services civils.

De nouveaux impôts seront créés et les dispositions qui les régissent seront substituées à celles que le précédent ministre des Finances avait présentées à la Chambre et qui sont encore soumises à l'examen de la commission parlementaire.

Communiqués des Alliés

BELGE

25 Octobre. — Grande activité de notre artillerie au cours des deux journées écoulées. Le 24 octobre plus de 20 batteries adverses ont été soumises à nos tirs de destruction ; des multiples observatoires et maints ouvrages ennemis ont été violemment canonnés. Des tirs d'interdiction par artillerie et mitrailleuses ont été effectués sur ces mêmes organisations pendant la nuit. Nous avons continué les tirs de destruction pendant la journée du 25. Notre aviation a apporté une aide efficace à ces diverses opérations.

ARMÉE D'ORIENT

24 Octobre. — Faible activité de l'artillerie sur l'ensemble du front, en raison du mauvais temps.

Combats à la grenade sur nos nouvelles positions au sud de Lin (ouest du lac d'Ochrida.)

Margulies interrogé

Nice, 25 Octobre. — Margulies a été interrogé hier matin et pendant plus de quatre heures après-midi. Le juge d'instruction a eu une entrevue avec le procureur de la République. Aucun renseignement n'a été encore fourni à ce sujet.

Rapatriés français et belges

Evian, 25 Octobre. — Hier soir est arrivé à Evian un convoi de cent quatorze internés français et belges évacués de la Suisse où certains étaient internés depuis quelques mois, d'autres depuis quelques semaines seulement.

Ce convoi se compose exclusivement d'hommes.

A la Chambre italienne

M. Sonnino s'explique sur le refus des passeports pour Stockholm

Rome, 25 Octobre. — A l'occasion de la discussion des douzièmes provisoires à la Chambre, le ministre des Affaires étrangères, M. Sonnino, a répondu aux questions posées par M. Labriola et divers orateurs, au sujet du refus des passeports opposé à ceux qui voulaient participer au congrès socialiste de Stockholm, à la conférence internationale des confédérations syndicales, réunie en octobre, à Berne, et au soi-disant congrès international pour la paix, convoqué à Berne, le 15 octobre et renvoyé au 12 novembre. Le ministre a constaté que c'était là différentes occasions pour l'un ou l'autre parti pacifiste de chercher à se mettre d'accord avec des éléments analogues ennemis pour imposer au gouvernement leurs manières de voir. Or, ces partis, dans les pays ennemis, sont en parfait accord avec leurs gouvernements et se prêtent à faire leur jeu, pendant qu'en Italie et aussi dans d'autres pays alliés, quoique dans une mesure beaucoup plus faible, ils cherchent à faire une politique spéciale de parti contre les gouvernements respectifs constitués par la volonté du Parlement. Il n'est pas possible de permettre cela sans trahir la cause des Alliés et sans compromettre les buts suprêmes pour lesquels l'Italie est entrée en guerre. La nation entière, qui a approuvé la guerre, la soutient courageusement sans distinction de classe ou de parti ; elle est représentée par le gouvernement et avec son appui le Parlement devra faire la paix. Toute action de parti en collusion avec des éléments ennemis doit être bannie.

Les Alliés et la paix

M. Sonnino continue :

Il faut considérer le manque d'importance d'un simple exposé unilatéral des conditions de paix désirées fait par l'un ou l'autre des belligérants. Il ne suffit pas, pour entamer utilement les négociations, que l'un ou l'autre des belligérants exprime ses aspirations de guerre et de savoir les conditions auxquel les il voudrait que la paix fût faite. Les gouvernements alliés ne se sont jamais refusés, au contraire, ils se sont déclarés toujours disposés, ainsi que c'est leur devoir, à examiner et à discuter entre eux toute proposition de paix sérieusement faite par les adversaires. Mais cela ne signifie nullement qu'il soit possible, opportun, d'entamer les négociations sur des propositions lorsqu'elles n'offrent pas les caractères voulus de sérieux ou qu'elles présentent des divergences trop grandes, avec les buts fondamentaux et essentiels pour lesquels la guerre est poursuivie par les Alliés, pour offrir aucune probabilité même très éloignée que des négociations contradictoires avec les adversaires puissent aboutir à une solution pratique.

Le ministère Boselli en échec

M. Boselli déclare accepter l'ordre du jour de M. Callaini, ainsi conçu :

La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement, passe au vote des douzièmes provisoires.

M. Boselli demande le vote par division et pose la question de confiance sur la première partie de l'ordre du jour.

La première partie est rejetée, à l'appel nominal par 314 voix contre 96 et 5 abstentions.

L'affaire du "Bonnet Rouge"

On nous a communiqué, hier, la note suivante :

Le rapporteur a recueilli, ce matin, la déposition de M. Bourdet, directeur du Soleil du Midi, relative à l'affaire du Bonnet Rouge.

Il a entendu également M. Austuy, conducteur de la voiture dont se servait Landau.

Le rapporteur a procédé, cet après-midi, à une confrontation entre Duval et Joucla, dans l'affaire du Bonnet Rouge ; *il a reçu également, dans la même affaire, une déposition de Mme Brancourt.*

M. Denis Bourdet, rédacteur en chef du *Soleil du Midi*, a fait de très intéressantes révélations au sujet du *Bonnet Rouge* ; le chauffeur-conducteur d'un locati au service de Mme V..., amie de Landau, qui, souvent, a conduit ce dernier dans ses pérégrinations, a également intéressé le capitaine Bouchardon.

La confrontation entre Duval et Joucla s'est retournée, comme il fallait s'y attendre, contre Joucla. Le malheureux n'est pas de taille à lutter contre Duval. Joucla s'est emporté, il a crié, il a pleuré, il s'est effondré ; Duval, maître de lui, réfléchi, pesant ses pensées et ses mots, apportait aux affirmations de Joucla les dénégations les plus tranchantes, les explications les plus simples et les meilleures pour lui, accablantes pour son complice.

Dans le courant de l'après-midi, M. Léon Daudet, directeur de l'*Action Française*, a fait une courte apparition dans les couloirs du Palais ; il venait déposer un pli entre les mains du capitaine Bouchardon.

Chez Mme Germaine Thouvenin

Dans un coquet immeuble, 8, avenue Alphand, où habite Mme Germaine Thouvenin, un de nos collaborateurs s'est présenté, hier soir, pour lui demander les liens qui pouvaient l'attacher à Lenoir.

— Je suis très heureuse, nous dit-elle, de causer avec un correspondant de votre journal, pour protester contre l'assertion de certains journaux disant que les magistrats avaient perquisitionné chez moi, hier soir. C'est faux, archifaux, et je ne sais d'où peut provenir pareil bruit.

Au sujet de l'affaire je ne puis rien vous dire, si ce n'est ceci : oui j'ai connu Lenoir, mais ma rupture avec lui date du 8 janvier 1915 ; à cette époque, du reste, il n'était guère en fortune, et je me flatte, étant données les circonstances actuelles, de ne m'être pas mariée avec lui. Je ne l'ai pas revu depuis cette époque.

J'ai été appelée, j'ai répondu aux questions qui m'étaient posées, c'est tout.

L'archevêque de Tarragone nous dit son admiration pour la France

Nous avons annoncé, hier, l'arrivée à Paris de Mgr Antonin Lopez Pelaez, archevêque de Tarragone.

Le prélat a bien voulu nous recevoir et nous a dit sa joie de se trouver au milieu des Français qu'il a toujours aimés.

— C'est d'ailleurs pour le démontrer à ce peuple à jamais immortel que j'ai tenu à venir lui rendre visite, poursuivit l'archevêque.

Je profiterai de mon voyage pour aller, comme vous l'avez dit, saluer votre admirable et héroïque armée.

Je tiens aussi à visiter Reims et Verdun, vos deux grandes villes martyres et dire à leurs populations combien je suis de cœur avec elles dans la douloureuse épreuve qu'elles traversent.

LES PERTES causées par les pirates diminuent graduellement

Londres, 25 Octobre. — L'amiral Jellicoe, parlant à Sheffield, a dit que les pertes causées par les sous-marins ont été extrêmement sérieuses, mais qu'elles diminuent graduellement et continuellement.

La guerre touche à son but

L'amiral Jellicoe s'élève contre un petit parti bruyant qui se complait à admirer les exploits de quiconque sauf de ses propres compatriotes. Il conclut en disant :

— Ne nous laissons pas amoindrir et glorifions-nous un peu. (Applaudissements.) La guerre touche à son but ; nous n'avons qu'à serrer les dents et la guerre sera gagnée. (Applaudissements.)

L'Avant-Parlement russe et la défense nationale

Petrograd, 24 Octobre. — La commission de défense, élue hier d'urgence par l'Avant-Parlement, a tenu une séance secrète; elle a entendu le rapport du général Doukhonine sur la situation de l'armée.

Les membres de la commission ont posé des questions auxquelles M. Kerensky et le général Doukhonine ont répondu.

La prochaine séance du conseil de la République aura lieu jeudi. Il discutera exclusivement les questions de défense.

Les ouvriers boulangers demandent une farine panifiable

Les délégués des ouvriers boulangers des principales villes de France, réunis en conférence à la Maison des syndicats, après examen et étude de ses différentes questions qui, en dehors de l'interdiction de la fabrication de pain la nuit, intéressent en ce moment leur corporation, ont voté les résolutions suivantes :

Considérant que le taux de blutage de farine à 85 % a occasionné la fourniture à la boulangerie, dans la plupart des départements, d'une farine difficilement panifiable, demande que le taux du blutage soit ramené à 80 % maximum ; que les succédanés soient limités aux produits panifiables tels que seigle et sarrasin, qu'une surveillance sévère s'exerce sur les minotiers pour éviter que ceux qui ne peuvent atteindre normalement en mouture ce taux de blutage ne puissent adjoindre, après coup, des issues en telle quantité que soit dépassé le taux du blutage maximum ;

Que soient répartis les farines et blés étrangers ainsi que les succédanés, de telle sorte que d'aussi grandes difficultés dans la qualité du pain, qui ont été constatées antérieurement, disparaissent.

Devant l'abus provoqué par la tolérance de l'emploi de farine blanche pour la fabrication des pains dits de régime, que ces pains ne puissent être fabriqués à l'avenir qu'avec des farines blutées au taux obligatoires et additionnées de succédanés admis.

Les délégués déclarent qu'en cas de réduction de la consommation du pain à un point tel que cette réduction provoque une diminution sensible de la production, il ne puisse en résulter pour les ouvriers boulangers une baisse de salaires.

Dans la soirée, les ouvriers boulangers réunis, après avoir entendu les délégués, ont voté un ordre du jour approuvant leurs délibérations et démarches faites à Paris pendant leur séjour et exprimant le souhait que la loi interdisant la fabrication du pain la nuit soit rapidement votée.

REVENDICATIONS SYNDICALES

Pour la fermeture générale des Halles le lundi. — 500 employées et employés aux Halles se sont réunis hier, 20, rue du Bouloi. Après avoir entendu MM. Weil, secrétaire de leur syndicat, et Hanriot, des bouchers, ils ont décidé de demander que tous les pavillons des Halles, gros et détail, soient tenus de fermer le lundi et non plus les uns le dimanche, les autres le lundi, et toute l'année.

Les employés du pavillon des fruits rouges réclament particulièrement cette fermeture qui n'a été appliquée cette année que pendant trois semaines, alors que les années précédentes la fermeture le lundi avait lieu pendant trois mois. Une délégation se rendra prochainement à la préfecture de police pour poser cette revendication.

Siméoni de Flérès en police correctionnelle

Le banquier Philippe Siméoni, dit de Flérès, directeur du Comptoir des valeurs industrielles, , rue Gaillon, très répandu en ces dernières années dans le monde où l'on s'amuse, où il a dissipé des millions — l'argent des autres — a comparu hier devant la police correctionnelle pour escroqueries. Il n'est pas seul à s'asseoir sur ces bancs ; il y a là, comme prévenus libres, des comparses, intermédiaires et démarcheurs, Henri Bourboulon, 33 ans, Albert Raphé, 42 ans, Léon Bermann, 40 ans, Antonin de Granatello et Louis Depagne ; il en manque un septième, Vanni Scappa, 55 ans, qui, depuis l'instruction, a été expulsé de France, et le prince Revel de Broglie, mort au cours de l'instruction.

Hier, après l'interrogatoire de chacun des prévenus, les débats, qui dureront plusieurs audiences, ont été renvoyés à aujourd'hui pour l'audition des victimes qui sont nombreuses.

LE "TIP" remplace le Beurre
Aug. Pellerin. 82. r. Rambuteau (2f10 le 1/2 kg.)

Les Epreuves de sélection de Chantilly

Prix de Mello (à réclamer), 2.000 fr., 1.800 m. Pour 3, 4 et 5 ans n'ayant jamais gagné 8.000 fr. — 1er Gander, au baron Ed. de Rothschild (Mac Gee) ; 2e Sylva, au marquis de Tracy (A. Woodland) ; 3e Peter Piper, à M. W.-K. Vanderbilt (O'Neill) ; 4e Espagnolette, à M. Edouard Kann (Eudeline). — 21 partants. Encolure, 1 longueur, 1 longueur. Durée : 1 m. 59 s.

Prix du Petit-Couvert (4.000 fr., 1.100 m. (en outre 400 francs à l'éleveur). Pour chevaux de 2 ans et au-dessus. — 1re La Couleuvre, à M. B. Mathe (R. Barker) ; 2e Setauket, à M. W.-K. Vanderbilt (O'Neill) ; 3e King's Cross, à M. E. de Saint-Alary (A. Lane) ; 4e Gaba Tepe, à M. Birch (F. Gauthier. — 19 partants. 1 long. 1/2, 3/4 de long., encolure. Durée : 1 m. 10 s.

Grand-Prix d'Automne (20.000 fr., 2.400 m.), en outre 2.000 fr. à l'éleveur. Pour chevaux de 3 ans et au-dessus. — 1er Bridaine, à M. Edouard Kann (Mac Gee) ; 2e Aiken, à M. W.-K. Vanderbilt (O'Neill) ; 3e Romano, au baron Gourgaud (Doumen) ; 4e Marmouset, à M. G. Wattinne (G. Mitchell). — 9 partants. 3 long., 1/2 long., 4 long. Durée : 2 m. 36 s. 1/5.

Gander, gagnant du prix de Mello, a été réclamé pour 8.606 francs, par M. Ed. Mayer.

Prix de Saint-Firmin (8.000 fr., 1.200 m.), en outre 800 fr. à l'éleveur. Pour chevaux de 2 ans n'ayant jamais couru. — 1er Batavia, à M. W.-K. Vanderbilt (O'Neill) ; 2e Amuseur, à M. C. Ranucci (A. Lane) ; 3e Anneau d'Or, à M. C. Ranucci (A. Woodland) ; 4e Caraco, au baron Gourgaud (Doumen). — 16 partants. Tête, 3/4 de long., 1 long. 1/2. Durée : 1 m. 20 s.

Prix de Consolation (4.000 fr., 2.700 m.), en outre 400 francs à l'éleveur). Pour 3 ans et au-dessus n'ayant jamais gagné. — 1er Zurbaran, à M. C. Ranucci (A. Lane) ; 2e Dresde, au comte Le Marois (L. Bara) ; 3e Bona Fide, au baron Baeyens (Eudeline) ; 4e Bergeronnette, à M. Jean Stern (Bouillon). — 16 partants. Encolure, 3 long., 2 long. Durée : 3 m. 1 s.

Prix des Kabyles (haies à réclamer), 2.500 fr., 2.500 mètres. Pour 3 ans, nés et élevés en France. — 1er La Gazette, au comte Dauger (R. Sauval) ; 2e Rodelinde, à M. H. Blum (Semblat) ; 3e Oisly, au baron M. de Waldner (Hawkins) ; 4e Flabourg, à M. Frank Jay-Gould (J. Bartholomew). — 8 partants, 4 long., 3 long., 4 long. Durée 3 m. 30 s.

Prix de Kiou-Siou (steeple-chase), 3.500 fr., 3.200 mètres. Pour 3, 4, 5, 6 et 7 ans, nés et élevés en France. — 1re Rouleuse, au comte de Jumilhac (Faupoint) ; 2e Riknit, à M. A. Fould (T. Burns) ; 3e Jean Herbert, à M. Jules Mayer (E. Hardy) ; 4e Mars en Carême, à M. H. Bergé (W. Mitchell). — 8 partants. 1/2 long., 2 long., 4 long. Durée : 3 m. 53 s. 2/5.

La Morlaye.

LA VIE CHÈRE

Les pommes de terre toujours rares

La quantité de pommes de terre mise en vente sur le carreau des Halles a encore diminué hier matin où seulement 704 sacs étaient offerts ; il en faudrait 2.000. Chez les commissionnaires, la vente a été arrêtée au bout de peu de temps, tout ce qu'il y avait en magasin ayant été vendu en un instant. Les inspecteurs du commissariat spécial et de la répression des fraudes ont surveillé de près le marché mais il n'y a eu aucun incident. Les prix maxima de 28 francs pour la ronde jaune, de 32 pour la saucisse rouge et de 36 pour la hollande n'ont pas été dépassés.

Les chiffres d'arrivages à Paris qui ont été donnés comme dépassant 500.000 kilos par jour sont discutés par les commerçants. Ou bien ils les croient erronés ou bien ils se demandent où passe la marchandise, car la plupart des magasins sont vides. D'ailleurs la consommation quotidienne de la capitale est, à cette époque, de 700.000 kilos, c'est-à-dire bien supérieure au chiffre donné. Or, en temps normal, c'est le moment où les grossistes remplissent leur magasin de pommes de terre en prévision des grands froids où le transport est dangereux pour ne pas dire impossible.

Vals-Saint-Jean

UN AVION EN FEU

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Lyon, 25 Octobre. — En passant son brevet, un élève pilote du camp d'Ambérieu arrivait à une hauteur de 800 mètres quand son appareil prit feu. Le malheureux aviateur tomba mort sur le bord du Rhône, près de Loyette (Ain).

AMPUTÉS bras et mains
ARTICULÉS AUTOMATIQUES
31, boulev. de Belleville, PARIS
Demandez catalogue, envoi grat.
CAUET

Courrier des Théâtres

BILLET DU JOUR. — *Jeanne d'Arc.* — L'Opéra donnera le 8 novembre au profit des Croix-Rouges franco britanniques, une représentation de *Jeanne d'Arc*, drame lyrique de M. Raymond Roze. Les exploits de la populaire héroïne ont souvent inspiré les auteurs dramatiques et les musiciens. Constatons avec regret que jusqu'à présent la grandeur du sujet paraît avoir écrasé l'inspiration des compositeurs, dont toutes les productions ont été d'une fâcheuse médiocrité.

Celle de Duprez, le célèbre ténor, auteur lyrique à ses heures, fit représenter, en 1865, une *Jeanne d'Arc* dont la chute fut complète. En 1873, à la Gaîté, celle de Gounod, qui comportait des parties remarquables, ne put sauver l'indigence du poème de Jules Barbier ; enfin, en 1876, Auguste Mermet obtint seulement, à l'Opéra, une vingtaine de représentations, en exploitant une fois de plus ce sujet décidément malchanceux.

Empressons-nous de dire que les bruits les plus flatteurs courent sur l'œuvre de M. Raymond Roze, dont l'ouvrage est, paraît-il, d'une facture originale et de grande valeur.

THEATRE REJANE. — *Une Revue chez Réjane* n'aura plus que quatre représentations, y compris la matinée de dimanche. Lundi, relâche, et mardi 30 « première » (reprise) : *A l'abri des lois*, avec Vera Sergine, Parysis, Eve Reynel et G. Raulin, Clermont, Marnay, Barbier. Le gros succès remporté sur cette scène par la belle pièce de l'auteur américain Bayard Veiller n'est certainement pas oublié.

THEATRE ANTOINE. — *Le Marchand de Venise*, qui commence le répertoire de la Société Shakespeare, sera encore représenté une dizaine de fois, à savoir : en soirée à 7 h. 3/4 et les jeudi et dimanche en matinée à 2 heures. En raison de la fatigue qu'occasionnent aux artistes les deux représentations du dimanche, le théâtre Antoine fera relâche lundi prochain.

THEATRE DE LA SCALA. — Tous les soirs, à 8 heures, *Occupe-toi d'Amélie*, le triomphal vaudeville de Georges Feydeau, est joué par deux de ses créateurs, Mlle Armande Cassive et Marcel Simon, ainsi que par MM. Sulbac, Gorby, Milo de Meyer, Marquet et Mlle Mad. James. Demain samedi et dimanche, matinées à 2 heures. Location gratuite.

TRIANON-LYRIQUE. — Mlle Lucy Vauthrin, de l'Opéra-Comique, va donner, à partir de la semaine prochaine, une série de représentations au Trianon-Lyrique. Cette série commencera le jeudi 1er novembre. La charmante artiste chantera *Véronique*, de M. Messager.

Au Gaumont-Palace

UN SPECTACLE SENSATIONNEL

Le GAUMONT-PALACE présente ce soir le grand film patriotique **LA PUISSANCE MILITAIRE DE LA FRANCE.**

A l'heure où l'Allemagne étend sa campagne de perfidie et cherche à provoquer une crise de confiance, il ne peut être de spectacle plus réconfortant que celui donné par notre admirable armée, supportant sans faiblir depuis quarante mois l'effort surhumain d'une lutte effroyable.

Ces documents remarquables recueillis par les opérateurs de la section cinématographique de l'armée, au prix d'un travail de plusieurs mois, donnent à l'écran l'impression d'une épopée grandiose et sublime où s'affirme la force de notre race.

La présentation de cette page d'histoire sera digne du sujet qui l'inspire.

Mlle Renée du Minil, la distinguée sociétaire de la Comédie-Française, apportera le concours de son talent réputé dans la diction du vibrant appel **AUX ARMES**, du poète H. André Legrand.

Le grand orchestre du **PALACE** sera renforcé par de multiples effets de chœurs, soli, musique militaire, tambours et clairons, etc...

Dans la première partie du programme : **L'Esclave de Phidias**, poème antique avec partition symphonique pour orchestre et chœurs, de E. Poncin. 125 exécutants.

Enfin, une actualité impressionnante : **Le Dernier raid des zeppelins.**

En raison de l'affluence certaine, il est important de s'assurer dès à présent des places au bureau de location, 4, rue Forest, ouvert de 10 à 12 et de 15 à 17 heures.

FOLIES-BERGERE. — Ce soir, dans *La Grande Revue*, Dorville et Charlotte Martens, dans *Le Docteur est mobilisé* et *Business is Business*, deux sketches désopilants. Demain samedi, grande matinée populaire. (Fauteuils : 1, 2 et 3 francs.)

A L'OLYMPIA. — En matinée et en soirée, nouveau programme avec La Pia dans ses nombreuses transformations et sa sensationnelle *Danse du feu* ; Bruel et Dariels, Majic Crucible, J. Tyber, etc. (Central 44-68.)

MAYOL chante chez lui ses nouvelles créations. Le succès du célèbre chanteur est formidable. Dimanche, matinée.

ALHAMBRA. — La beauté du music-hall anglais s'affirme de plus en plus, surtout avec le programme actuel qui est bien fait pour exciter la plus grande curiosité. D'une variété surprenante, le programme entier est intéressant à voir du commencement à la fin.

PATHE-PALACE

(*32, boulevard des Italiens, 5, rue du Helder.*)

On va au somptueux **PATHÉ-PALACE** pour voir les *Annales de la Guerre*, dont l'intérêt se fait plus captivant de semaine en semaine.

D'ailleurs, tout le spectacle du **PATHÉ-PALACE** est d'un attrait et d'une splendeur inégalables. Voici le 4e épisode du « Courrier de Washington » : *La Disparition du Médaillon*, où Pearl White accomplit d'incroyables prouesses ; voici les *Deux Jaloux*, joyeux vaudeville, et *Pathé-Journal*, qui permet les plus lointains voyages...

En suppléments facultatifs : *Les Arts au Japon* ; *L'Abbaye du Mont Saint-Michel* et *La Curée*, drame sobre tiré du roman fameux de Zola.

Même programme à l'*Artistic* (61, rue de Douai).

AVIS ET COMMUNICATIONS

Aujourd'hui :

Société des ingénieurs civils. — Séance à 5 heures, 19, rue Blanche.

Ecole parisienne de coiffure (49, rue de Bretagne). — Cours démonstratifs de 9 à 11 heures du soir.

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

MARCHÉ DE LA VILLETTE

	Amenés	Entr. direct aux abatt. la Vil.	Entr. direct aux abatt. Vaug	Réserv. vivant. la Vill	Invend.
Bœufs	2.023	146	31	470	169
Vaches	1.078				112
Taureaux	197				21
Veaux	1.159	886	289	456	64
Moutons	12.404	3.982	1.484	2.430	800
Porcs	3.389	433	1.445	...	...

	Viande nette 1re q.	2e q.	3e q.	Extrêm.	Extrêm. poids vif
Bœufs	3 04	2 84	2 58	2 14 à 3 14	1 07 à 1 88
Vaches	3 04	2 82	2 56	1 78 3 14	0 89 1 88
Taureaux	2 98	2 80	2 66	2 32 3 10	1 16 1 86
Veaux	4 94	4 36	3 48	2 98 4 98	1 49 2 99
Moutons	4 66	3 96	3 26	2 56 5 20	1 23 2 50
Porcs	5 20	4 68	4 20	4 06 5 22	2 84 3 65

On cote au demi-kilo net :

Bœufs. — Animaux de 1er choix, 1,56 à 1,58 ; Limousins blancs, 1,56 à 1,58 ; gris, 1,54 à 1,56 ; Manceaux, 1,52 à 1,54 ; qualité ordinaire en Manceaux anglaisés, 1,53 à 1,56 ; Normands, Charolais et Nivernais, 1,56 à 1,58 ; Choletais, Nantais, Vendéens, 1,32 à 1,38 ; Sortes de fournitures, 1,30 à 1,36 ; Viande à saucissons, 0,88 à 0,94.

Vaches. — Bonnes génisses, 1,56 à 1,58 ; Vaches d'âge, 1,14 à 1,34 ; Petite viande de toutes provenances, 0,92 à 0,96.

Taureaux. — De choix, 1,48 à 1,58 ; qualités entre-deux, 1,46 à 1,48 ; Sortes de fournitures, 1,28 à 1,44.

Veaux. — De choix, Brie, Beauce, Gâtinais, 2,38 à 2,48 ; qualité ordinaire dito, 2,32 à 2,38 ; Champenois, 2,28 à 2,38 ; Manceaux, 2,20 à 2,38 ; Gournayeux et Picards, 2,05 à 2,15.

Service et Midi, 1,70 à 1,95.

Moutons. — 1er choix et agneaux, 2,38 à 2,48 ; Nivernais, Bourbonnais et Berrichons, 2,32 à 2,42 ; Brebis métisses, Albigeois et Limousins, 1,98 à 2,08 ; Ariégeois, Agenais, Toulouse, 1,83 à 1,98 ; Haute-Loire, Sarthe, Vendée, 1,88 à 1,98.

Midi, 1,83 à 1,98.

Porcs. — De l'Ouest et Vendéens, 1,65 à 1,75 ; du Centre, 1,65 à 1,75 ; Limousins et Auvergnats, 1,60 à 1,75 ; Coches, 1,30 à 1,50.

HALLES CENTRALES DE PARIS

Beurres (le kilo). — Centrif. Normandie, 6,50 à 7,80 ; Bretagne, 6,80 à 7,80 . Char. Poitou, 6,80 à 7,80 ; Marchands Normandie, 6,00 à 7,40 ; Bretagne, 5,20 à 7,40.

Œufs (le mille). — Normandie choix, 320 à 330 fr.; Bretagne choix, 322 à 330 fr.; autres, 310 à 320 fr.; conserve, 250 à 280 fr.; étrangers, 200 à 240 fr.

Fromages. — Camemberts Normandie, 130 à 150 ; divers, 130 ; Lisieux, boîtes, 200 à 250 ; vrac, 161 à 240 ; Gournay, 30 à 65 ; Neufchâtel, 32 à 44 ; Pont-l'Evêque, 130 à 160.

VINS

Au marché de Paris, la vente a été plus difficile que la semaine précédente. Les affaires traitées l'ont été à des prix bien inférieurs à ceux qui étaient inscrits sur les bulletins, surtout en ce qui concerne les vins à faible degré. Les vins blancs sont toujours demandés.

BOURSE DU COMMERCE DE PARIS

(Cote officielle des Courtiers assermentés)

Huile de lin, 340 francs.

BOURSE DE COMMERCE DU HAVRE

(Cotes de clôture)	Cotons Ce jour	Cotons Précéd	Cafés Ce jour	Cafés Précéd
Octobre 1917	288 25	287 ..	104 50	105 50
Novembre	288 25	287 ..	.. ..	.. ..
Décembre	288 75	287 50	104 75	105 75
Janvier 1918	289 ..	287 75	... ..	... ..
Février	289 25	288 ..	... ..	... ..
Mars	289 50	288 25	103 25	104 25
Avril	289 75	288 50	... ..	... ..
Mai	289 75	288 75	102 50	102 75
Juin	... ..	... ..	... ..	... ..
Juillet	... ..	... ..	101 75	102 ..
Août	... ..	... ..	... ..	... ..
Septembre	... ..	... ..	101 25	101 75

Pour vos CHEVEUX

Pétrole HAHN

PRODUIT FRANÇAIS

Gros : F. VIBERT, Fabt, LYON.

Programme des spectacles

Français, 7 h. 3/4. — Poliche.
Opéra-Comique, rel. — (Samedi, 7 h. 1/2, Manon).
Odéon. — Relâche.
Châtelet, rel.— (Samedi, Tour du monde en 80 jours).
Palais-Royal, 8 h. 1/2. — Madame et son filleul.
Th. de la Scala, 8 h. — Occupe-toi d'Amélie.
Théâtre Antoine, 7 h. 3/4. — Le Marchand de Venise.
Th. Réjane, 8 h. 1/2. — Une Revue chez Réjane.
Gymnase, 8 h. 3/4. — Petite Reine.
Edouard-VII, 8 h. 3/4. — Le Feu du Voisin.
Variétés, 8 h. 1/2. — La Femme de son mari.
Renaissance, 8 h. 1/2. — Vous n'avez rien à déclarer ?
Vaudeville, 8 h. 1/2. — La Revue.
Athénée, 8 h. 1/2. — Les Bleus de l'Amour.
Sarah-Bernhardt, 8 h. 1/2. — Les Nouveaux Riches.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 1/2. — L'Illusionniste.
Gaité, 8 h. — Les Pêcheurs de perles.
Trianon-Lyrique, 8 h. — Le Grand Mogol.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 1/4. — Montmartre.
Ambigu, 8 h. 1/2. — Le Système D.
Déjazet, 8 h. 1/2. — Les Femmes à la Caserne.
Cluny, 8 h. 1/4. — Chantecoq.
Grand Guignol, 8 h. 1/2. — Grande Epouvante.
Folies-Bergère, 8 h. 1/2. — La Grande Revue.
Concert Mayol, 8 h. 1/2. — Mayol, 30 artistes.
Olympia, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — 20 vedettes et attract.
Alhambra, 8 h. 1/2. — Attractions variées.
Empire. — Attractions et vedettes sensationnelles.
Cirque Médrano, 8 h. 1/2. — Attractions.
Pathé-Palace, 2 h. — Actualités.
Artistic (61, rue de Douai), 8 h. 1/2.
Aubert-Palace. — 2 h.
Omnia-Pathé. — 2 h.
Tivoli-Cinéma, 8 h. 1/2.
Cirque d'Hiver. — 8 h. 1/2.

HERNIE

Maintenue par l'appareil du spécialiste M. GLASER, la hernie diminue de volume et disparaît. Cabinet de 8 à 11 et de 2 à 6 (dim. et fêtes, de 8 à 11), Boul^d Sébastopol, 63, au 1er, Paris. Brochure franco.



Que vous vous destiniez au commerce, à l'industrie ou à la banque, la Comptabilité, la Sténo-Dactylo vous sont indispensables. Apprenez-les pratiquement sur place ou par correspondance aux Etablissements JAMET-BUFFEREAU 96, Rue de Rivoli, Paris. SUCCURSALES : Nancy, Bordeaux, Marseille

LES SPORTS

FOOTBALL-ASSOCIATION

Les résultats scolaires d'hier. — Lycée Louis-le-Grand bat Lycée Charlemagne: 8 buts à 1. — Ecole d'Electricité Bréguet bat Lycée Louis-le-Grand (B), 6 à 1. — Collège Rollin bat Commercial Star, 3 à 1. — Club Sportif Turenne bat Ecole Bréguet (B), 6 à 0. — Ecole des Travaux-Publics bat Ecole Commerciale, 4 à 1. — Lycée Condorcet bat Ecole Fénelon, 1 à 0. — Collège Sainte-Barbe bat Lycée Buffon, 3 à 0.

FOOTBALL RUGBY

Résultat d'hier. — Equipe mixte Lycée Henri-IV-Ecole Bréguet bat Ecole des Travaux Publics, 9 points à 6.

Arthritiques

La Lithine est votre salut !

Elle supprime l'intoxication provoquée par l'excès de votre acide urique, origine de toutes vos maladies ! Surveillez soigneusement, dans vos urines, les dépôts rouges qui constituent le plus mauvais symptôme d'intoxication envahissante. Fort heureusement, grâce aux

LITHINÉS du Dr GUSTIN

vous pouvez suivre économiquement le régime idéal en préparant vous-mêmes, instantanément votre eau minérale alcaline, lithinée et digestive pour moins de 15 centimes le litre.

1 fr. 50 plus l'impôt de 0,25, soit en tout 1 fr. 75 la boîte de 12 paquets permettant de faire 12 litres d'eau minérale, ce qui met le prix du litre à moins de 15 centimes. (Toutes pharmacies).

BOURSE DE PARIS

DU JEUDI 25 OCTOBRE 1917

VALEURS	Cours précédt	Cours du jour	VALEURS	Cours précéd	Cours du jour
3 %	62 25	62 ..	Orianak	302 ..	300 ..
3 % amortiss.	72 50	72 50	Tréfiler. du Havre	280 ..	275 ..
5 % libéré	88 65	88 65	Ville de Paris 65	545 ..	545 ..
Ouest-Etat 4 %	397 ..	394 50	— 1871 3 %	375 ..	375 ..
Maroc 5 % 1904	405 ..	420 ..	— 1892 2 ½	264 ..	264 ..
Maroc 5 % 1910	480 ..	475 ..	— 1894-96	265 ..	262 50
— 1914 4 %	450 ..	447 ..	— 1898 2 %	310 ..	300 50
Tunisien 3 % 1902	352 ..	350 ..	— 1899 2 %	289 ..	288 ..
Indo-Chine 1909	350 ..	347 ..	— 1904 2 ½	324 ..	319 ..
Russie cons. 1re s.	53 ..	53 05	— 1905 2 ½	346 ..	341 ..
Russie cons. 1901	54 75	52 50	— 1910 3 %	285 ..	283 ..
Russie 1906 5 %	69 ..	68 ..	— 1912 3 %	228 ..	228 ..
Russie 1909 4 ½	56 ..	55 25	— 1917 5 ½	504 ..	503 ..
— 1914 4 ½	63 55	60 ..	Communale 1879	443 ..	440 ..
Serbie 1902 5 %	419 ..	422 ..	Communale 1880	475 ..	470 ..
Serbie 1906 4 ½	355 ..	360 ..	Foncière 1883	330 ..	328 ..
Serbie 1913 5 %	63 ..	62 ..	— 1885	332 ..	332 ..
Turc un. 4 % c. 20	60 10	60 10	Communale 1891	306 75	301 75
Argentine 09 5 %	482 ..	485 ..	Communale 1892	335 ..	330 ..
Argent. 1911 4 ½	90 25	90 75	Foncière 1895	344 ..	340 ..
Brésil 1910 4 %	280 ..	280 ..	Communale 1899	335 ..	330 ..
Chine 1903 5 %	436 ..	437 ..	Foncière 1903	376 ..	370 ..
Chine 1913 réor. 5	443 ..	443 ..	Communale 1906	370 ..	365 ..
Espagne Extér 4 %	113 10	112 55	Foncière 1909	202 ..	203 50
Hellénique 1914 5 %	82 ..	82 ..	Communale 1912	195 ..	193 ..
Japon 1905 4 %	89 90	89 90	Fonc. 1913 3 ½	400 ..	400 ..
Japon 1910 4 %	88 90	88 20	Fonc. 1913 4 %	434 25	430 ..
Japon Bons 5 %	533 ..	533 ..	1917 5 ½ % lib.	349 75	342 ..
Crédit Foncier	658 ..	660 ..	1917 5 ½ n. lib.	311 ..	310 ..
Crédit Lyonnais	1150 ..	1150 ..	Est 4 %	402 ..	398 50
Crédit Mobilier	430 ..	429 ..	Est 3 %	362 50	359 50
Comptoir d'Escomp	773 ..	773 ..	Est 3 % nouv.	331 ..	331 ..
Crédit Fonc. Egyp.	785 ..	794 ..	— 2 ½ %	312 ..	312 ..
Bone à Guelma	554 50	559 ..	Paris-Lyon 3 1855	361 ..	362 ..
Est	800 ..	792 ..	P.-L.-M. 4 %	408 ..	408 ..
Lyon	980 ..	975 ..	P.-L.-M. 3 % fus. a.	330 75	330 50
Midi	910 ..	900 ..	P.-L.-M. 3 % f. n.	326 75	326 50
Nord	1310 ..	1295 ..	— 2 ½ %	302 ..	302 ..
Orléans	1115 ..	1115 ..	Midi 3 %	347 ..	347 ..
Ouest	715 ..	712 ..	Midi 3 % nouv.	341 ..	341 ..
Messageries Marit.	299 50	290 ..	Nord 5 %	451 ..	450 50
Métropolitain	440 ..	432 50	Nord 4 %	400 ..	400 ..
Nord-Sud	125 ..	132 ..	Nord 3 %	340 ..	339 ..
Tramways Seine	150 ..	155 ..	Nord 3 % nouv.	336 ..	336 ..
Bons Panama	114 ..	117 ..	— 2 ½ %	303 ..	300 ..
Suez	4740 ..	4720 ..	Orléans 4 %	386 ..	385 ..
Thomson Houston	805 ..	810 ..	Orléans 3 %	372 ..	369 50
Parisienne Distrib.	380 ..	365 ..	Orléans 3 % 1884	329 50	329 50
Electricité de Paris	530 ..	530 ..	— 2 ½ %	308 ..	308 ..
Nord de l'Espagne	423 ..	420 ..	Ouest 3 %	370 ..	370 ..
Saragosse	444 ..	442 ..	Ouest 3 % nouv.	362 ..	359 ..

MARCHÉ EN BANQUE

Cape Copper	118 ..	116 50	Randfontein	22 25	23 ..
Chartered	25 ..	25 ..	Rand Mines	89 ..	89 50
City Deep	107 ..	106 ..	Tharsis	158 ..	155 ..
Crown Mines	62 50	63 50	Toula	765 ..	762 ..
De Beers ordin.	392 ..	389 ..	Utah Copper	595 ..	591 ..
De Beers préfér.	378 ..	377 ..	Bakou	1360 ..	1349 ..
East Rand	14 ..	14 25	Spies Petroleum	16 75	16 50
Huanchaca	65 25	65 50	— cinquièmes	555 ..	553 ..
Léna	41 75	41 50	Ville Stockholm 08	559 ..	563 ..
Maltzoff	387 ..	387 ..	Ville Stockholm 09	500 ..	505 ..

COURS DES CHANGES

Londres	27 13.. à	27 18..	Petrograd.	73½ à	81½
Espagne	6 68..	6 74..	Suisse	1 26½	1 28½
Hollande	2 48..	2 52..	Danemark	.....	.....
Italie	73 ...	75 ...	Suède	2 22..	2 26..
New-York	5 67½	5 72½	Norvège	1 88½	1 92½
Portugal	.....	.....½	Canada	5 73½	5 78½

Compagnie Nationale de Prévoyance

Société anonyme au capital de un million de francs

Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat

Siège social : 9, RUE DE CLICHY, A PARIS

Nos des Titres-Epargne de 1.000 fr., 2e série sortis au tirage du 25 Octobre 1917 et remboursables par anticipation à mille francs

9,624 — 30.072

LA TEMPERATURE

Hier. — A Paris, vent, averses, éclaircies.

Thermomètre. — Midi, 14° ; 9 h., 12° ; minuit, 10°.

Aujourd'hui. — Soleil : Lever, 6 h. 27 ; coucher, 16 h. 42. — Lune : Lever, 14 h. 12 ; coucher, 0 h. 5.

Prévisions. — En France, un temps à éclaircies et à averses est probable avec température voisine de la normale.

LES HAUTEURS D'EAU

Haute-Seine. — Pont de Montereau, 1 m. 90 ; pont de Melun, 2 m. 85 ; écluse de Varennes, 2 m. 35 ; écluse de Port-à-l'Anglais, 3 m. 82.

Marne. — Ecluse de Cumières, 2 m. 59 ; écluse de Chalifert, 3 m. 20 ; écluse de Charenton, 3 m. 15.

Basse-Seine. — Pont de la Tournelle, 1 m. 51 ; pont Royal, 2 m. 77 ; écluse de Suresnes, 5 m. 04 ; barrage de Bezons, 2 m. 81 ; pont de Mantes, 3 m. 40 ; écluse de Méricourt, 4 m. 29.

Oise. — Barrage de Venette, 2 m. 95.

CIMENT AMERICAIN LE PORPHYRE — IMPERMEABLE, INCOMBUSTIBLE, DUR comme l'acier, ne faisant pas de poussière. 7, Place Levis, 7, Paris (17e). — Envoi notice sur demande. DEMANDE AGENTS CONCESSIONNAIRES FRANCE et ses COLONIES

TOURTEAUX

ARACHIDE, COPRAH, PALMISTE, SESAME en disponible

FARINES d'ARACHIDES, de COCOTIER en disponible

Tourteaux pour fumure toutes quantités en disponible

ASSOCIATION DES AGRICULTEURS

PARIS — 65-67, rue de la Victoire — PARIS

Téléphone : Trudaine 51-73.

Riz de Ménage

par colis postaux de trois, cinq et dix kilos et quantités supérieures. Prix défiant toute concurrence.

Association des Agriculteurs, 65-67, rue de la Victoire, Paris. — Télép. Trudaine 51-73.

LA MODE se vend partout 0.15

TISANES POULAIN

Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE, cœur, foie, reins, vessie et toutes maladies réputées incurables. *Livre d'or et Attestations franco. — Ecrire :* TISANES POULAIN 27 r St-Lazare. Paris

Guérissez vos maux d'ESTOMAC avec les *Eupeptases* du *Dr Dupeyroux*, 5, Square Messine, Paris, 3'30 la boîte, impôt compris. Le *Dr Dupeyroux* consulte gratuitement par correspondance et envoie gratis un questionnaire à remplir et ses *brochures documentaires* cre 0'30, prix de l'affranchisst.

MALADIES INTIMES — Hommes et Femmes, suivez nos *Méthodes perfectionnées, rapides, économiques et sûres*. Venir ou écrire en confiance. Discrétion. INSTITUT URODERMIQUE de PARIS, 24, rue des Halles, 24.

SYPHILIS — Guérison définitive garantie par les PILULES BARETT Méthode très efficace, infaillible. Dans tous les cas amélioration immédiate ; *Boutons, Ulcères chancreux, Plaques, Eczémas, Ataxie, Paralysie, Ecoulements*. La Boîte 5 fr. PHARMACIE DESVILLES, 24, r. Etienne-Marcel, Paris

SYPHILIS, BLENNORRAGIE

Impuissance, Prostatite, Rétrécissements, Métrites, Pertes guéris rapidement par Méthode nouvelle, économique, loyale, facile à suivre chez soi. Visites ou correspond. discrèt. sans signe extérieur. INSTITUT BIOLOGIQUE, 59, Rue Boursault, Paris

Gommes à effacer APIS — Chez tous les Papetiers — Extra-Souples pour le crayon. Fermes pour l'encre et la machine à écrire — J.-M. Paillard PARIS

PILULES FOSTER

MAIGRI DE 17 KILOS

Cause non soupçonnée.



M. VIRET (D'après photographie).

Si l'on avait soin de veiller au bon fonctionnement des reins et de les secourir dès qu'on constate leur ralentissement par une diminution de la quantité des urines, des douleurs dans le bas du dos, au niveau de la vessie, on éviterait souvent de graves complications. Rarement le rhumatisme, les coliques hépatiques ou néphrétiques débutent d'emblée ; mais, sous l'apparence d'une bonne santé, le mal qui couve exerce lentement son action perfide sur l'organisme jusqu'à ce que brusquement arrive une crise aiguë où le malade tombe dans un état de dépression tel qu'il ne sera plus que l'ombre de lui-même. Des exemples comme celui fourni par M. Ernest Viret, mécanicien, 9, rue de l'Enfance, Lyon, doivent éviter bien des souffrances inutiles: « A la suite de fatigue excessive, nous écrit-il, j'avais ressenti de vives douleurs dans les reins et plus tard du côté du foie ; j'étais très inquiet de mon état auquel on ne trouvait pas de remède, et j'avais maigri de 17 kilos. Les Pilules Foster m'ont soulagé immédiatement et ont arrêté cet amaigrissement ; un mois après j'avais déjà repris 12 kilos ; maintenant je suis bien rétabli et revenu à mon état normal ». (*Signature légalisée le 26 mars 1917*).

Les Pilules Foster sont souveraines contre toutes les affections des reins et de la vessie même insoupçonnées. Elles préservent les tissus de l'irritation ou les reconstituent s'ils sont blessés. Elles font chasser par les reins tous les poisons du corps qui produisent la faiblesse, l'amaigrissement, le teint jaune et qui conduiraient fatalement à la mort si vous n'y preniez garde.

Pendant la guerre, le prix des Pilules Foster pour les Reins n'est pas augmenté, l'impôt étant supporté par leur préparateur. En vente dans toutes les Pharmacies ou franco sur réception du montant.

3 fr. 50 la boîte; 6 boîtes pour 20 fr., impôt compris.

H. BINAC, Pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-17e.

UNE BELLE CHEVELURE



Je possède le secret de faire repousser les cheveux par un moyen rapide. J'ai convaincu des milliers de personnes, et je suis prêt à vous satisfaire vous-même si vous voulez bien m'en fournir l'occasion.

Ma préparation fait preuve d'une force remarquable : les cheveux qui repoussent sont solides tout en étant soyeux et fins. Elle augmentera la pousse d'une chevelure dans la proportion du tiers à la moitié de son volume actuel, et améliorera de cent pour cent, sa qualité et son apparence.

" Des cheveux ont repoussé sur des têtes qui avaient été chauves pendant des années "!... Voilà, certes, une affirmation vraiment extraordinaire. Elle constitue le point saillant de centaines de lettres élogieuses et reconnaissantes, qui me sont parvenues de personnes m'étant parfaitement inconnues, et dont un grand nombre ont joint la preuve photographique des effets obtenus.

Parmi ces lettres on retrouve maintes et maintes fois les expressions suivantes : " Je suis enchanté. " — " Mes cheveux poussent merveilleusement. " — " Votre formule est extraordinaire." — "C'est merveilleux. " — " Fatigué d'essayé d'autres remèdes." — "Excessivement bienfaisant."— "Si seulement je l'avais su plus tôt." — "Je pensais que votre préparation ressemblait aux autres." — " Enfin c'est le succès après tant de déboires."

Toutes mes attestations sont authentiques. Je le garantis sous caution de F. 25.000 en espèces.

20.000 GRANDES BOITES D'ESSAI

Ma préparation a autant de succès chez l'homme que chez la femme quel que soit l'âge, et est parfaitement inoffensive. Rien ne vieillit comme la calvitie ; rien ne déprécie davantage l'apparence d'une personne. Afin que vous puissiez faire sur vous-même l'expérience concluante de ma préparation, écrivez-moi aujourd'hui, en joignant 55 centimes en timbres-poste de 0.25 ; je vous enverrai, par retour du courrier, une GRANDE BOITE D'ESSAI de mon véritable "HAIR GROWER". Vous pourrez alors, vous rendre compte si mon affirmation « qu'il fait repousser les cheveux » est véridique ou non. CONSEILS GRATIS.

JOHN CRAVEN-BURLEIGH

(Rayon 68) 175, Rue Saint-Honoré. PARIS

LE RETOUR d'AGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du *RETOUR D'AGE*. Les symptômes sont bien connus.



Exiger ce portrait.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étreint la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit à des intervalles réguliers, faire usage de la *JOUVENCE de l'Abbé SOURY* si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la Congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc.

Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles: *Tumeurs, Fibromes, Neurasthénie, Cancers, Métrites, Phlébite, Hémorragies*, etc., tandis qu'en employant la *JOUVENCE de l'Abbé SOURY*, la Femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

Le flacon 4 fr. 25 dans toutes Pharmacies ; 4 fr. 85 franco. Expédition franco gare par 4 flacons, contre mandat-poste de 17 francs adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0'50 par flacon pour l'impôt).

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature Mag. DUMONTIER

(*Notice contenant renseignements gratis*). 442



3 fr. l'Etui

L'UROMÉTINE

LAMBIOTTE Fres

NE SOULAGE PAS LA DOULEUR ; ELLE LA SUPPRIME.

Rhumatismes, Goutte, Lumbago, &a Gravelle, Sciatique, etc. Infections urinaires.

L'UROMÉTINE guérit et rajeunit les REINS et la VESSIE.

RONDEPIERRE, Pharm. à PRÉMERY (Nièvre).

La provision de sucre mise par le gouvernement à la disposition des industries alimentaires étant très limitée, nous avons décidé de livrer également à notre clientèle du

PHOSCAO

SANS SUCRE

laissant aux consommateurs le soin de sucrer à leur convenance. Le sucre manquant dans chaque boîte étant remplacé par du **Phoscao** pur, la dose de **Phoscao** sans sucre, par déjeuner, sera moitié moindre que celle de **Phoscao** sucré (une cuillerée à café au lieu d'une cuillerée à bouche). Avec une boîte de **Phoscao** sans sucre on fera donc 32 déjeuners, soit plus qu'avec deux boîtes de **Phoscao** sucré. La différence de prix entre une boîte de **Phoscao** sans sucre (4 fr. 80) et deux boîtes de **Phoscao** sucré (5 fr. 30) compense largement le prix du sucre à employer pour 32 repas.

Pour les personnes qui préfèrent les déjeuners peu sucrés, il est plus économique d'employer du **Phoscao** sans sucre.

CONTRE LA VIE CHERE

SAVONS Blanc de ménage mi-cuit silicaté qualité extra ne brûlant pas ; postal 10 ks c. mand.-poste de 18 fr. d'avance. COURRIOL, 9, rue Lemaître, Marseille.

HUILE D'OLIVE PURE — Colis post. 10 LITRES cont. remb. 40fr Emilio BOCCARA 21, Rue des Tanneurs, 21, Tunis.

BLENNORRHAGIE CYSTITE PROSTATITE

Guérison sûre et rapide des cas *récents ou anciens, rebelles et tenaces*, par le

SANTAL BLANC

Le flac. 5 f. F. BLANC, Phien à NARBONNE et toutes Pharmacies.

SYPHILIS

La cure complète des infections syphilitiques, de leurs suites et de leurs complications récentes ou anciennes est obtenue par la nouvelle Méthode Spécifique de l'Institut Urologique (Laboratoire Urologique) 8, rue du Faubourg-Montmartre. Cette Méthode curative réalise un perfectionnement des procédés scientifiques actuels. A sa puissante efficacité elle joint le grand avantage d'être absolument inoffensive et facilement applicable par le malade seul. Pour avoir gratuitement des indications précises sur son application dans chaque cas particulier, il suffit d'écrire ou de se présenter, à l'INSTITUT UROLOGIQUE de Paris (CLINIQUE et LABORATOIRE UROLOGIQUE), 8, Rue du Faubourg-Montmartre, 8. Correspondance discrète sans signe extérieur.

Pour aller aux environs de Paris

connaître les plus jolies promenades, être certain de ne pas s'égarer, et goûter les charmes du paysage, achetez le

GUIDE PIÉTON

illustré de 15 cartes itinéraires et de 52 gravures, avec

Carte Générale des environs de Paris

En vente au prix de 0 fr. 95 *chez tous les Marchands de journaux et au* Petit Journal, 61, *rue Lafayette.*

Pour recevoir directement par la poste, joindre 0 fr. 15, *soit* 1 fr. 10, *à envoyer par mandat à Monsieur l'Administrateur du* Petit Journal, *rue Lafayette*, 61, *Paris*. *Ecrire très lisiblement votre adresse.*

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

Le Gérant : E. Durand

Imprimerie du *Petit Journal* (Volumard, imp.)

Imprimé sur Machines Marinoni

Papier de la Maison Darblay

FEUILLETON du **Petit Journal** du 26 Octobre 1917

— 123 —

LES PETITS BLEUS DE LA 8me (*)

DEUXIÈME PARTIE

LA DAME EN GRIS

XXV. — Je retrouve l'ami Tournefort (Suite)

— Alors explique-moi ça ?... demande Tournefort.

— Non, pas pour le moment... fais-je. Il faut d'abord que je parle au capitaine...

— Je crois que tu me fais marcher, en ce moment.

— Oh ! Tournefort ! peux-tu supposer une chose pareille ?... Tu me connais assez pour savoir que je ne suis pas un monteur de bateaux... et puis, tu serais le dernier auquel je me permettrais de raconter des blagues... Non, je te le répète, c'est très sérieux... et je t'assure que si tu pouvais venir, dans quelques heures d'ici, causer avec le capitaine, tu ne regretterais pas ton atterrissage.

— Soit ! répond Tournefort, après avoir consulté sa montre... Il est maintenant une heure... à quatre heures et demie, je serai à votre cantonnement, à moins...

— A moins ?

— Que j'aie été descendu par un Boche... Je t'ai dit que j'allais faire un petit tour au-dessus des lignes ennemies et dame, dans des expéditions pareilles, on ne sait jamais ce qui peut arriver...

— Bah ! t'as la veine.

— Je ne dis pas, mais la veine, ça s'use, c'est comme tout le reste... Ce ne sont pas les expéditions difficiles qui sont les plus dangereuses... On a quatre avions boches sur le dos et on réussit à s'en tirer, tandis qu'en survolant bien paisiblement les lignes ennemies, on peut recevoir un obus qui vous fait dégringoler en vitesse... Enfin, espérons que ça n'arrivera pas... Est-ce que j'ai ma mascotte ?... oui... la voilà, dans la poche de ma vareuse... alors, y a du bon...

— Tu as une mascotte ?

— Oui... une médaille d'argent qui représente un saint Christophe... C'est ma mère qui m'a envoyé ça... Y a qu'la foi qui sauve... s'pas ?

Allons... au revoir, à tantôt... J'te promets d'aller voir le capiston... Guette-moi vers les cinq heures moins le quart... Tiens-toi dans la plaine où je dois descendre et agite ton mouchoir...

— Entendu...

Quelques secondes après, Tournefort s'élève dans les airs avec une maestria qui fait mon admiration... Quand il est à deux cents mètres, pour m'épater sans doute, il exécute un superbe « looping » puis se redresse et continue à monter progressivement.

Je suis des yeux, pendant quelques instants, le petit avion qui diminue peu à peu dans le ciel, puis lorsqu'il est devenu un petit point à peine visible, je regagne le cantonnement.

En passant devant le camp des prisonniers boches, je jette un coup d'œil du côté de celui des officiers et j'aperçois mon Sulzer.

Il va et vient, les mains au dos, comme un homme qui n'a pas l'air bien tranquille.

Sans doute réfléchit-il à l'entretien qu'il vient d'avoir avec le capitaine... S'il a menti son compte est bon, car « Papa » sera impitoyable, et il aura raison.

A quelques mètres du camp, je rencontre Faucheux. Il tient un journal à la main et semble très intéressé par ce qu'il lit.

— Tu savoures le communiqué ? lui dis-je...

— Ah ! non par exemple !... l'communiqué, on l'connaît mieux qu'les journaux, puisque c'est nous qui l'faisons... Non. C'est pas ça... J'lis une histoire qui m'intéresse davantage... J't'ai quelquefois parlé d'mon ami Racadot, mon ancien contrecoup... un bonhomme de cinquante-six ans, qui s'était engagé, au début de la guerre.

— Oui... en effet... Je crois me rappeler...

— Eh ! bien, l'pauvre vieux vient d'être tué d'vant Douaumont... Il avait fait du ch'min, l'père Racadot... Parti comme sergent, il était devenu lieutenant... après trois citations, et il avait gagné le ruban rouge... C'était qu'un ouvrier c'pendant et tu vois, ça n'l'a pas empêché d'avancer, tout comme un type d'la haute...

C'est qu'aujourd'hui, vois-tu, y a plus d'piston, ni d'faveurs... On n'gagne plus ses galons à l'ancienneté, mais à la force du poignet, sur le champ d'bataille... L'courage, v'là la vraie r'commandation aujourd'hui... J'vas envoyer une lettre à la mère Racadot, une brave vieille qui va s'trouver seule maint'nant... Heureusement qu'elle touchera une assez jolie rente... Bien sûr que ça lui rendra pas son mari, mais enfin, elle sera à l'abri d'la misère... Ah ! ça va être un coup dur pour la bonne femme, car j'ai jamais vu un ménage comme celui-là... Jamais un mot plus haut que l'autre... Ces deux vieux s'aimaient comme au premier jour.

Faucheux replie son journal, le met dans sa poche et demande :

— Alors, toi, tu r'viens d'faire un tour ? Est-ce que tu l'as rencontré, c'brave Tournefort ?

— Oui, je le quitte à l'instant... Faut voir comme il manœuvre son aéro... On dirait qu'il n'a jamais fait qu'ça de sa vie... Il a déjà abattu quatre avions boches... encore un et il aura son nom dans les journaux...

— Pas possible ?

— Mais oui...

— Ben en v'là un qu'a trouvé sa voie !... Qui est-ce qui aurait jamais pu supposer que c'gros tas-là deviendrait un jour aviateur... un homme réformé pour obésité !...

— C'est ce qui prouve qu'avec de la volonté, on arrive à tout...

— Ca dépend... la volonté n'suffit pas, faut aussi avoir les capacités... C'type-là, malgré sa graisse, était leste et adroit comme un singe... Un coup qu'il a pu parvenir à faire tomber son ventre, il est dev'nu épatant...

XXVI. — Le plan de Faucheux

Nous sommes arrivés, tout en causant, devant le bureau du capitaine.

Faucheux me quitte pour aller poser quelques collets dans le petit bois qui avoisine le cantonnement.

— J'en ai marre de la soupe aux corbeaux, dit-il, et j'vas tâcher d'chiper quelques lapins... Où que j'te r'trouverai ?

— A notre hôtel...

— Ah ! oui... l'hôtel de la Grange... parfaitement !... C'est Poulard qui en f'ra des yeux si j'rapporte deux poilus à quatre pattes...

Et Faucheux s'éloigne en chantant :

Pour faire un' gib'lotte
Y faut un lapin,
Avec un' cocotte...
Un' cocotte en étain !

Quel joyeux drille !... en voilà un qui ne s'en fait pas.

Je frappe à la porte du capitaine.

— Entrez, crie l'officier.

En m'apercevant « Papa » me fait un petit signe de la tête et me dit :

— Attends un instant... je termine cette lettre et je suis à toi... Tu as quelque chose à me dire ?

— Oui... mon capitaine.

— **Bien !... deux minutes !** Assieds-toi.

« **Papa** » est très aimable, mais il a sans doute oublié qu'il n'y a qu'une unique chaise dans la pièce et que c'est lui qui l'occupe.

Je m'assieds sur le rebord de la fenêtre.

Au bout de cinq minutes, le capitaine demande :

— Eh bien ?... qu'y a-t-il ?

— Mon capitaine, il m'est venu une idée.

— Bon !... quelle est cette idée ?

— Voici... Tantôt ce bandit de Sulzer nous a affirmé que cette pauvre demoiselle Mariette se trouvait à Bouin, dans une maison qui fait face à l'école... Peut-être le misérable a-t-il dit la vérité... peut-être aussi nous a-t-il trompés... Il faudrait s'assurer... vérifier...

— J'y ai pensé, mon ami... aussi avais-je l'intention de t'envoyer avec Faucheux pour savoir si ce drôle a dit vrai... J'ai attentivement consulté la carte et je vous ai tracé le chemin que vous devrez suivre... A cinq cents mètres de Bouin, il y a une petite éminence de laquelle on découvre tout le village... Il s'agit de savoir si ce village est sérieusement défendu ou si, comme je le suppose, il n'est protégé que d'un seul côté... La mission dont je vais vous charger, Faucheux et toi, est des plus délicates... elle est aussi des plus dangereuses, et je me demande si je dois vous soumettre encore à une telle épreuve...

— Mon capitaine, fais-je vivement, je crois avoir trouvé un moyen qui simplifiera tout. Faucheux et moi, nous ne demandons certes pas mieux que de partir en patrouille... une patrouille, ça nous connaît, mais ce n'est pas le tout de revenir sains et saufs. Après avoir trompé la surveillance des sentinelles allemandes, il faut aussi rapporter un renseignement utile, et je crains bien de ne pas obtenir le résultat que nous attendons.

— Alors ?

(*A suivre*). Arnould GALOPIN.

(*) Copyright 1917, in the United States of America, by Arnould Galopin.

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.